

Enquêtes sur les savoirs et usages des plantes médicinales en vallée de Lesponne et vallon de Serris (Hautes-Pyrénées)

Mémoire de maîtrise d'ethnologie

Laetitia Balès



Travaux réalisés dans le cadre de la convention
Patrimoine végétal et savoirs populaires par le

Conservatoire Botanique National des Pyrénées et Midi-Pyrénées

Sous la direction de **Mme Marlène Albert-Llorca** (professeur d'Anthropologie à l'Université Toulouse le Mirail), **Raphaële Garreta** (ethnologue au CBNPMP), **Béatrice Morisson** responsable du pôle Ethnobotanique au CBNPMP

2006

REMERCIEMENTS

Proposition intéressante que celle qui fut faite ce matin là au centre d'anthropologie. Le Conservatoire Botanique Pyrénéen sollicitait un(e) étudiant(e) pour réaliser une ethnographie sur la médecine par les plantes dans une vallée des Hautes Pyrénées. Ne sachant pas précisément sur quoi travailler, ayant plusieurs projets utopistes ou difficilement réalisables alors, étant originaire de la dite région, cette annonce m'interpella. Gardant le silence quelques semaines me demandant si cette aventure n'était pas trop spécialisée, je me suis finalement décidée à « postuler ».

Merci à Mme Albert Llorca, à Raphaële Garreta, à Béatrice Morisson et à tous les membres du Conservatoire de m'avoir fait confiance, me permettant ainsi de réaliser cette étude qui fut pour moi une expérience humaine et intellectuelle fort riche. Cinq mois d'enquêtes au cours desquels bon nombre de valléens(nes) m'ont ouvert leurs portes ou m'ont répondu chemin faisant, m'offrant avec générosité un peu de leur temps et de leur savoir. Ce sont aussi toutes ces personnes que je tiens à remercier. Merci également à ceux qui par leur intérêt ont stimulé mes recherches. Toute ma gratitude enfin envers Dame Nature la bigourdane qui m'a révélé quelques uns de ses innombrables secrets en m'accueillant à nouveau en son sein.

SOMMAIRE

Introduction

<u>1. Le Conservatoire et le terrain</u>	4
<u>2. L'objet de recherche</u>	5

I. Les lieux. Les habitants.

<u>1. Le Haut Adour</u>	
a) Présentation physique	8
b) L'habitat	9
c) Un brin d'histoire	10
d) Le pays et ses légendes	12
e) Aujourd'hui, la vie dans les vallées	13
<u>2. L'enquête et les informateurs</u>	
a) Préambules et déroulement de l'enquête	14
b) Les informateurs	16

II. Les plantes médicinales, le milieu, l'Homme

<u>1. Les plantes, leur espace et l'Homme</u>	
a) Chiffres et données préalables	21
b) Sphère domestique	22
c) Sphère sauvage	25
d) La magie de l'altitude	28
e) Quelques plantes des estives	29
<u>2. Le corps, la maladie, les recours</u>	
a) Rapport au corps et à la maladie	34
b) Raison, légitimité et fonction du recours aux simples	39

III. Les grands maux, les plantes qui les soignent

1. Médecine humaine

a) Plantes du bien être général	47
b) Les affections bénignes, les coups et blessures	50
c) Affections de la peau	55
d) Maladies infantiles	56
e) Troubles féminins	57
f) Les maux de la vieillesse	59
g) Sphère ORL, états grippaux : les plantes du froid	61

2. Médecine vétérinaire : de l'importance du rapport au bêtes

a) L'homme et la bête	64
b) La phytothérapie vétérinaire, un souvenir vivant	66

IV. Les savoirs relatifs aux usages des plantes

1. « Savoir » la plante

a) Apprentissage et transmission du savoir	71
b) Nature et spécificité des savoirs	75

2. Déperdition des savoirs

- L'intérêt de l'étude	78
------------------------	----

Conclusion	83
-------------------	----

Bibliographie

Annexes

Introduction

1. Le Conservatoire et le terrain

Etudier les savoirs et les usages des plantes médicinales dans une vallée du Haut Adour, tel fut le projet auquel je participais de février à juillet 2006 dans le cadre d'un stage au Conservatoire Botanique Pyrénéen. Je découvris alors l'existence d'un pont entre botanique et ethnologie au beau milieu de ma Bigorre natale. Je méconnaissais en effet l'implication directe du CBP dans le monde des sciences sociales. En fait, une initiative ethnobotanique réelle, greffée depuis quelques années, en partenariat avec le CPIE, (Centre Permanent d'Initiatives pour l'Environnement), aux missions premières du Conservatoire. Celles-ci sont, entre autres, de connaître les plantes menacées des départements dont il a la charge (des Pyrénées atlantiques aux Pyrénées orientales) et de les localiser de manière précise ; de veiller à la conservation de ces espèces dans leur milieu de vie (conservation *in situ*) et prévenir leur disparition en les cultivant ou en constituant des stocks de leurs semences (conservation *ex situ*) ; enfin, de développer l'information et l'éducation du public pour l'inciter à respecter le patrimoine végétal. Complétant ces actions, un programme intitulé *Patrimoine végétal et Savoirs populaires*, mené conjointement, dans une véritable perspective anthropologique, par Raphaële Garreta, ethnologue, et Béatrice Morisson, coordinatrice. Ce programme répond à la nécessité de comprendre et de sauvegarder tout ce qui gravite aussi autour des plantes et qui les lie à l'Homme depuis des millénaires.

Dans la continuité d'enquêtes effectuées en 1999 dans les Pyrénées centrales sur les plantes médicinales et leurs usages*, le but était, en ce qui me concerne, de tenter mes propres investigations au niveau local, en vallée de Lesponne, une vallée située dans les Hautes Pyrénées, au-delà de Bagnères de Bigorre. Cet espace montagnard, je l'ai parcouru durant quelques mois en quête que j'étais de récolter auprès de ses habitants le maximum de données sur la médecine par les plantes. Ce milieu m'était certes familier de par mes origines pyrénéennes mais que je l'ai abordé avec un regard neuf, l'intérêt étant cette fois différent et spécifique. Je pénétrais aussi l'univers complexe mais passionnant de la botanique et l'explorais plus avant. Une découverte de chaque instant, tant sur le plan humain que sur le plan scientifique.

*Enquêtes effectuées par des membres du CBP et du Parc National des Pyrénées. Grilles de données et rapport sommaire disponible en documentation interne à la bibliothèque du Conservatoire.

2. L'objet de recherche

« Une ethnobotanique alpine reste à constituer (...) elle est encore possible. Le patrimoine qu'elle concerne est bien plus menacé que celui de la flore elle-même, laquelle se retrouvera un jour, intacte pour l'essentiel, sans ses interlocuteurs » *Lieutaghi, préf. Plantes et Savoirs des Alpes*.

A Lesponne et dans un petit vallon attenant, Serris, il s'agissait, dans cet esprit, de recenser en premier lieu les connaissances de nos aînés, de ceux qui savent ou se souviennent, de se relier « à ces passeurs de la tradition orale, ceux dont la parole assure la pérennité de l'attention et de l'usage du monde » dit Lieutaghi dans l'ouvrage de Denise Delcour. Au moins, tenter un modeste inventaire de leurs usages de la nature. Car chacun a pu constater que la médecine par les plantes, même si elle suscite depuis quelques années un regain d'intérêt dans nos contrées urbaines et périurbaines, a connu un vif déclin. L'après guerre et ses avatars : industrialisation massive, exode rural, individualisme croissant... tout ceci a entraîné peu à peu aux oubliettes des pratiques ancestrales, des modes de perception de la nature jusqu'alors étroitement liés à des formes d'économies locales singulières et qui régissaient les sociétés montagnardes, par extension les sociétés dites traditionnelles. Autrefois, coutumes, promiscuité, solidarité, interactions directes avec le milieu naturel (agriculture, pastoralisme) constituaient, de fait, des conditions propices à la maîtrise des connaissances sur les végétaux, à l'apprentissage empirique. Comment, étant isolé tel qu'on pouvait l'être parfois sur ces pentes, se prémunir ou se guérir de maux inconnus ou ravageurs ? Rares étaient les occasions où l'on pouvait faire appel à un médecin, ainsi fallait il trouver d'autres solutions, des solutions de proximité. Et qui d'autres que les anciens pour en rendre compte ?

Au regard des enquêtes préalables menées en France ou dans les Pyrénées, il convenait alors d'observer, dans cette vallée longtemps restée « fermée » au monde extérieur puis soudainement délaissée, comment le rapport homme-nature s'était entretenu, si des pratiques médicinales liées directement au végétal s'étaient maintenues ou non, si elles étaient le fruit d'une spécificité régionale ou simplement l'écho de la pharmacopée populaire européenne. Il fallait tenter l'analyse du rapport au corps, du rapport à la pathologie (quelle plante pour quel mal par le biais d'un inventaire de la flore utilitaire locale), du rapport à la mort, à l'espace. Réfléchir également aux raisons du recours aux plantes. Jauger l'impact du progrès de la médecine sur les croyances et les usages de la phytothérapie traditionnelle. Se questionner sur

l'origine des savoirs, sur qui les transmet et de quelle façon, qui les retient et comment ils se transforment ou évoluent.

« Il s'agit d'enquêter pour comprendre, pour rendre compte aux intelligences du passé qui ont construit cet emploi du monde, aux attentes d'aujourd'hui, aux demandes futures déjà en partie formulées. Il y a là de « grandes causes nationales » qui valent qu'on s'y arrête pendant qu'il est encore temps, afin que le troisième millénaire ne s'inaugure pas dans la fin des mémoires, le séquençage des gènes tenant lieu alors de rapport absolu et définitif avec le monde vivant, du passé à tous les (supposés) possibles » *P. Lieutaghi, préf. Plantes et Savoirs des Alpes, S. Brüschweiler, 1999.*

Ces questionnements sont ici orchestrés selon trois axes. Après présentation des lieux, de leurs habitants et de nos informateurs, ceci faisant l'objet d'une première partie, c'est une synthèse sur les usages des simples en vallée de Lesponne et de Serris qui constitue la seconde partie. Synthèse qui se propose de mettre en évidence les perceptions de l'espace, du corps, de la maladie, des plantes elle-même et de leur utilité dans le champ médical, en les classant selon leur récurrence et selon les propriétés auxquelles elles se réfèrent dans le discours. Sans omettre d'établir un complément sur la phytothérapie vétérinaire, si souvent mentionnée dans ces vallées. Ceci pour enfin traiter la question des savoirs à proprement parler, ces savoirs en voie d'extinction, communs ou spécialisés, qui n'en ont pas moins été transmis et qui méritent toute notre attention.

I. Les lieux, les habitants

1. Le Haut Adour

a) Présentation physique (*Carte en annexe 1*)

La vallée de Lesponne est une petite vallée des Hautes Pyrénées. Elle est longue de treize kilomètres et débouche sur la vallée de Campan et le vallon de Serris à proximité de Beaudéan et de Bagnères de Bigorre. La route qui la remonte se termine au Chiroulet et est ensuite relayée par un sentier qui permet de rejoindre le lac Bleu ou de redescendre, par le lac d'Isaby, sur la vallée des gaves d'Argelès-Gazost, en Lavedan. Elle est limitée au Sud par de hautes crêtes d'où se détachent quelques importants sommets : Pic de l'Embarète, Pène Blanque, Pic de Ballonque, Pène Lounque et le Pic du Midi. Au nord, les sommets sont de plus faible altitude, excepté le Pic du Montaigu.

Cette vallée se caractérise par l'étagement type des paysages haut-pyrénéens. Son climat est à dominante atlantique et varie bien sûr en fonction de l'altitude et de l'orientation des versants. Elle est traversée par un torrent appelé Adour de Lesponne qui est alimenté par de nombreuses sources, intermittentes ou constantes, et par les lacs d'altitude. Cet important réseau hydraulique, outre son influence sur la végétation, a favorisé la multiplicité des implantations pastorales.



Vue sur le fond de vallée, Lesponne



Vallon de Serris

L'homme a considérablement modifié le paysage depuis son installation. Les grands défrichements du Moyen âge ont ouvert l'espace depuis le fond de la vallée jusqu'à l'étage subalpin au détriment de la forêt. Sont alors apparus des groupements végétaux artificiellement entretenus, soit par la fauche, la pâture ou le feu pastoral. Les prairies de la basse et moyenne vallée dépendent de l'homme dans leur existence et leur maintien. Soumises aux va-et-vient de la faux elles sont le domaine des graminées et légumineuses. Les fleurs qui se retrouvent à tous les étages présentent de très nombreuses variétés mais si dans la vallée la floraison débute dès avril, elle prend toute son ampleur, en hauteur, au début de l'été. L'altitude, l'ensoleillement, la nature du sol, la couverture neigeuse et l'humidité sont les facteurs déterminants de la distribution des espèces sur le terrain. Un milieu quelque peu inhospitalier dans lequel les plantes ont développé une capacité d'adaptation certaine. De par la diversité des milieux représentés (forêts, landes, prairies, lacs, torrent) et la faible démographie, la vallée de Lesponne possède aussi une faune abondante et variée, chevreuils, sangliers, Grand Tétras, cerfs, marmottes, isards et autres rapaces.

b) L'habitat

L'habitat se distribue en deux gros hameaux ou lieux dits principaux : la Viallette et Lesponne, dépendants principalement de Bagnères de Bigorre. Lesponne comprend l'école, l'église et la mairie annexe. Au-delà, en direction du Chiroulet, se trouvent de nombreux hameaux secondaires, appelés parcs ou *par*. (*Schéma en annexe 2*). « *Les parcs ils ont tous un nom par là, vous avez vu ? Bon, ça devait être le premier qui s'était installé là, alors on appelait « Par de », d'une maison quoi (...) à l'époque les maisons elles avaient toutes un nom* » explique Aimée, un apiculteur de 76ans. Les habitations ont été préservées et gardent généralement l'aspect très typique du monde montagnard pyrénéen : murs de pierre et toits d'ardoises, auparavant chaume de seigle. A chaque maison est souvent associée une grange, ces granges qui, autrefois très nombreuses, abritaient les animaux en hiver et pendant les saisons intermédiaires. On en trouve aussi en fond de vallée entre les *par*, sur les prairies de fauche ou sur les estives (elles y sont appelés *courtaou*). Elles sont faites de pierres liées à la chaux. Certaines ont gardé leur aspect d'origine, toit de chaume compris. Et quand vient la belle saison, les quelques irréductibles agriculteurs-éleveurs de la vallée remplissent encore certains des greniers à foin de ces vieilles bâtisses.



Maison traditionnelle à galerie (cf. De L'Espoune à Lesponne)



Sur la route du Chiroulet

Beaucoup de granges sont aujourd'hui à l'abandon ou sont rachetées et retapées par des gens de l'extérieur, au grand dam de certains défenseurs du patrimoine qui débattent à tout va: *« et voilà, voilà comment se passent les successions, on n'avance pas avec ça, c'est mort (...) ils n'ont aucune notion des techniques de construction qu'avaient les anciens (...) c'est des gens qui pillent et après, quand ils ont rénové, ils revendent le double »*. Un discours nostalgique qui dénonce le caractère inéluctablement fuyant d'un passé identitaire et traditionnel fort.

c) Un brin d'histoire

Comme bien des vallées haut-pyrénéennes, celle de Lesponne se caractérise, ou plutôt se caractérisait par son autonomie et son indépendance. Jouissant du droit coutumier local elle n'a pas été, durant très longtemps, aussi lourdement soumise aux contraintes imposées par le système féodal, puis par celui, monarchique, de l'Ancien Régime. Ensuite, elle n'a été que

peu concernée par les changements introduits par la Révolution ou encore le Code civil napoléonien. En effet, au XVème, la communauté de la haute vallée apparaît en tant qu'entité libre alors que tout le pays est sous le régime féodal. Ayant choisi pour suzerain le Roi de France, cette région située entre Bigorre et Comminges s'assure son indépendance. De cette façon, les petits comtés de Beaudéan et d'Asté ne peuvent avoir de prise sur les gens et les terres de Lesponne.

Au sein de la communauté, la maison est l'élément fondamental. La famille, fortement hiérarchisée, se groupe et se perpétue autour d'elle. Cette hiérarchie dépend de la division du travail, des rapports de propriété et de sa transmission par héritage, du système coutumier des responsabilités, des droits et devoirs répartis entre les membres. Le père ou la mère, le fils ou la fille aîné(e) représentent la continuité biologique et sociale du groupe, possèdent le patrimoine, administrent les biens et dirigent les travaux. Par coutume, les aînés sont voués au maintien de l'ordre. Dès l'enfance ils jouent le rôle de père et de mère futurs. Les autres sont voués au nomadisme, à la garde des troupeaux, au départ vers les villes, l'usine ou l'étranger. Les cadets et cadettes sont astreints aux besognes inférieures de la maison ou à celles qui les éloignent sans les affranchir totalement. Mais la tradition tend généralement à les exclure de la succession. Certains parvenaient pourtant à défricher un terrain sur lequel ils fondaient une nouvelle famille.

Au village, toutes les décisions importantes étaient prises en commun, par exemple lors de la messe où la population pouvait se constituer en assemblée. Ainsi discutait-on des problèmes et litiges à régler, des affaires souvent liées au territoire, aux pâtures ou au bétail. Et c'est en gascon que l'on s'exprimait, l'unique idiome de la région. Aujourd'hui, seuls les anciens et les initiés le parlent encore. Mais, dans les Pyrénées centrales, lorsque le français est devenu obligatoire, il est intéressant de se rappeler avec quel aplomb et quelle ferveur les défenseurs du patois local résistèrent à l'envahisseur linguistique... tout au moins au début.

La présence des hommes et de leurs troupeaux est attestée dans les environs depuis plusieurs milliers d'années et l'agro-pastoralisme fut jusqu'à peu l'activité principale du pays. *« C'était viscéral le lien avec le bétail, c'était un lien économique mais affectif terrible ! »* précise Claire. L'utilisation des pâtures était et reste soumise à une redevance payante pour chaque tête de bétail. Les ressources de l'élevage étaient bien sûr la viande, la laine et le lait. La crème de lait permettait en vallée de Lesponne la fabrication d'un beurre de grande renommée dans le département. La viande était échangée avec les villages de la plaine contre des céréales, celles-ci n'étant que rarement cultivées dans la vallée. La laine était achetée par des filatures jadis nombreuses. Dans ce milieu à priori hostile, les montagnards ont su

s'adapter. Ils ne craignaient pas les pentes sur lesquelles poussaient lin, maïs, pommes de terre etc. Se situant, de fait, au plus près de leur environnement naturel, ils ont su en tirer partie afin d'assurer leur survie : nourriture, abris, combustibles, remèdes. Notons par là même que les femmes obtenaient de la nature quelques avantages tout particuliers, dont une certaine forme d'autonomie. Elles pouvaient par exemple « arrondir leurs fins de mois » en allant vendre sur les marchés de la plaine quelques baies, plantes ou autres fagots. Evidemment c'est à pied que l'on se déplaçait, l'autonomie avait aussi un prix.



Village de Lesponne, 1900

Ainsi, avec une économie basée sur les activités liées à l'agro pastoralisme, la vallée a longtemps pu jouir d'une autosuffisance relative.

d) Le pays et ses légendes

Il existe deux légendes principales dans la vallée qui témoignent de la force de cette culture agropastorale et des rapports qu'entretient l'homme avec son milieu. La première concerne une croix dite de Beliou. Elle est dressée sur un petit tertre dans un pré d'altitude. La tradition locale situe sous cette croix la tombe de Millaris, le vieux pasteur. En fait, il s'agirait d'un tertre naturel semblable à ceux qu'on peut voir non loin. Mais il se dit dans la vallée que, si la croix est enlevée, la pluie tombe durant quarante jours, se transformant parfois en grêle et causant de nombreux dégâts. Aujourd'hui, une copie de la croix est rivée sur un socle en béton. L'original est conservé à l'église de Lesponne. Le visage rond gravé à l'arrière de la croix représente pour certains la figure d'Abellion, divinité pyrénéenne du soleil et serait le témoin d'un culte solaire ancien. Pour d'autres, le tertre est la matérialisation de la légende de Millaris. C'est un jour où la neige se met à tomber que le vieux berger Millaris sent sa fin

proche, il énonce alors ses dernières volontés à son fils stupéfait de découvrir ce blanc manteau : après sa mort, le fils a pour tâche de rejoindre la plaine en suivant la plus belle des vaches et de s'arrêter, afin de construire sa propre vie, là où la bête l'aura décidé. Millaris meurt, le fils suit la plus belle des vaches qui s'arrête aux environs de Montgaillard, là où il ne neige plus. Depuis ce temps là il neige en montagne et il est préférable pour l'Homme de vivre en plaine. Une croix de pierre fut posée sur la tombe du vieux Millaris. D'autres histoires et variantes existent, notamment dans le Haut Lavedan où le pasteur s'y nomme Mullat Barbe.

Dans le pays, il se dit enfin que le Lac Bleu est dû à la colère du Christ qui, en promenade sur les hauteurs, s'est vu refuser l'hospitalité des bergers. Emporté par son courroux, le Christ transforma l'endroit en un grand et splendide lac qui engloutit hommes et troupeaux.

e) Aujourd'hui

A ce jour tout est très différent et la vallée aussi s'est métamorphosée... L'exode rural et l'industrialisation d'après guerre ont peu à peu vidé la vallée de sa jeunesse. Les pratiques et traditions caractéristiques du lieu ont alors considérablement évolué. Les « enfants du pays » n'ont pas pérennisé les activités d'antan : certains n'ont pas pu, d'autres n'ont pas voulu, aspirant à un travail plus valorisant, à un plus grand confort de vie, souhaitant parfois s'émanciper de leur milieu paysan d'origine. « *Le pastoralisme il a disparu euh, le vrai quoi, dans les années cinquante. Mon père il a travaillé jusqu'à l'âge de seize-dix-sept ans à la ferme, après il est parti, euh, faire maçon, quand ils ont commencé à faire les usines hydroélectriques. Ils se sont tous embauchés là d'ailleurs, là ça payait !* » dit Lucien, la cinquantaine. Toutefois, il en est qui ont pris le parti de la pluriactivité, contribuant de la sorte au maintien de l'agriculture locale.

La vallée de Lesponne est coupée en deux d'un point de vue administratif : la rive droite de l'Adour appartient à la commune de Beaudéan, la rive gauche à celle de Bagnères de Bigorre. A la fin du XIXème siècle, on y comptait plus de six cent habitants (*voir les données démographiques en annexe*). Actuellement, on dénombre cent soixante permanents ! Quarante-cinq pour cent d'entre eux sont à la retraite ; souvent retraités de la fonction publique, ils assurent parallèlement de petits travaux agricoles dans leur exploitation familiale et sont parmi les derniers héritiers de la tradition montagnarde. Ils se chargent par exemple du bétail et entretiennent leurs potagers. Rares sont ceux qui cultivent encore les terres et

« quatre vingt quinze pour cent de la terre en pente n'est plus que pacagée » précise Lucien. Les trente pour cent d'actifs travaillent pour la plupart hors de la vallée (*annexe 2*). Seul un éleveur peut vivre de son unique activité. Comme dit précédemment, les autres sont obligés de cumuler avec un emploi supplémentaire, plus par nécessité que par choix : « Si cent brebis faisaient vivre une famille il y a cinquante ans, il en fallait trois cents dans les années 70 ; il en faut aujourd'hui six cents » rappelle un prêtre de la Mission Rurale dans le bulletin paroissial du Haut Adour (*La Cordée, juillet 2006*). En outre, la région semble s'être vidée de ses autochtones au profit des néo ruraux et des citadins en quête de verdure. On dénombre quatre vingt douze résidents secondaires sur Lesponne. Le vallon de Serris quant à lui compte sept habitants permanents, dont deux agriculteurs éleveurs, et cinq résidents secondaires (*voir « Démographie » en annexe 1*).

Aussi, à défaut d'entretenir une tradition agropastorale, certains locaux se sont ouverts au tourisme. Existente quelques infrastructures, campings, gîtes et autres hébergements à la ferme qui témoignent de la transformation du patrimoine familial en patrimoine d'accueil : un autre moyen de pallier les dérives d'une économie locale en mutation. D'autres vendent leur production à domicile (miel, confits, foies gras) aussi bien aux gens du pays qu'aux gens de passage. Ronan, exploitant originaire des Cévennes et nouvellement installé propose quelques produits dérivés de la culture de baies, de plantes aromatiques et de châtaigniers tels sirops, confitures et autres crèmes. Il vend également quelques denrées maraîchères sur le marché de Bagnères. La néo-ruralité, une nouvelle dynamique pour la vallée ? Pourquoi pas. Mais la sphère agricole est, encore et paradoxalement, peu rentable et notre jeune agriculteur peine à vivre de son activité, un emploi d'appoint lui est indispensable.

Depuis plusieurs années en tous cas, les élus, avec l'appui de certains valléens, tentent de préserver un semblant de vie économique, réhabilitent certains lieux du patrimoine traditionnel et sont parvenus à se mobiliser, chose importante, pour éviter la fermeture définitive de l'école primaire de Lesponne.

2. L'enquête et les informateurs

a) Préambules et déroulement de l'enquête

L'enquête a débuté courant février, un jour où la vallée était maculée de neige. C'est dans le décor traditionnel de l'épicerie café « chez Gabrielle » que j'ai pris mes premières marques. Après avoir expliqué mes intentions dans la vallée, la gérante et un client m'ont

rapidement indiqué quelques incontournables « *mémoires vivantes* » à ne pas rater. Quelques jours plus tard, je prenais rendez-vous avec les personnes en question, entre autres avec l' élu du village. A partir de ce moment là, chaque rencontre en favorisait une nouvelle. Ceux que j'interrogeais pensaient forcément à un parent, un ami, un voisin susceptible de me venir en aide. « *Je me rappelle pas trop... mais enfin chez Soucaze vous n'y avez pas été ? Lui peut être qu'il doit savoir* ». De cette façon, il m'a été permis d'intégrer une vingtaine de foyers. En outre, de nombreux échanges effectués au détour de mes pérégrinations montagnardes m'ont aussi permis, au gré du hasard, de parfaire mon étude. Comme je l'ai mentionné plus haut, j'ai pris le parti de m'adresser aux anciens afin de glaner le maximum d'informations, ayant conscience que de nombreuses connaissances et pratiques avaient d'ores et déjà disparu. La plupart de mes interlocuteurs me conseillaient d'ailleurs de rendre visite à « plus âgé » qu'eux, me faisant parfois comprendre que j'arrivais bien trop tard. D'autre part il fut vite intéressant de constater que certains noms sont récurrents lorsqu'il s'agit de citer les personnes « qui savent », que l'on doit absolument contacter.

Tous les entretiens ont été effectués au domicile même des informateurs, que ce soit près du poêle, en cuisine ou au beau milieu de leurs jardins. Beaucoup ont réellement pris à cœur cette enquête se plaisant à se remémorer un passé à jamais révolu. J'avais pris soin de préparer le terrain durant la première quinzaine de jours passée au Conservatoire. Peaufiner ma bibliographie et tâcher d'en apprendre un peu plus sur la vallée furent parmi mes premiers objectifs. Sur les conseils de Raphaële Garreta j'ai également fabriqué un herbier photographique de la flore médicinale potentielle des lieux. Avec cet outil de travail j'ai non seulement pu étudier et considérer plus avant tous ces végétaux, mais j'ai aussi contribué à raviver les mémoires lors de mes entretiens, l'herbier étant un support visuel éveillant l'intérêt. Au total, en partie grâce à cette méthode, cent dix huit plantes ont été mentionnées, la plupart étant liées de près ou de loin à un usage thérapeutique, qu'il soit humain ou vétérinaire. Ces plantes étant aussi connues pour d'autres motifs. L'herbier a aussi aidé à la détermination de certaines plantes décrites et citées pour leurs vertus mais dont le nom était oublié, inconnu ou signifié en gascon. Car identifier la plante dont parle l'interlocuteur n'est pas toujours chose aisée, d'autant que la moitié de l'étude s'est déroulée en plein hiver. Il était impossible alors de parcourir les champs ou les sentiers à la recherche du végétal en question. C'est seule et à partir du mois de mai essentiellement que j'ai effectué cette démarche. Je partais, armée de quelques guides et ouvrages sur les médicinales et la flore de montagne, à la recherche des plantes dont on m'avait parlé. Par là même j'en observais d'autres, me rendant compte que plus on est attentif, plus le monde de la botanique se complexifie... ce fut pour

moi un véritable défi. En revanche, on peut reprocher à l'herbier de limiter parfois l'acquisition d'informations puisqu'il propose forcément de dissenter sur les plantes qu'il contient. C'est pourquoi, il vaut mieux éviter son emploi trop systématique, en sollicitant davantage la mémoire.

J'ai également établi une grille préalable d'entretien qui me servait de fil conducteur dans mes recherches. Néanmoins, je ne disposais pas d'un questionnaire précis, ayant choisi de ne pas « orienter » formellement mes enquêtes. Il était pour moi plus confortable de ne pas le faire (l'enquêté est souvent troublé) et il me paraissait plus intéressant de considérer les avantages de l'immersion totale, du libre cours des pensées et des récits. Une façon de ne pas forcer l'échange, peut être un moyen de ne pas trop réduire le discours. Avant tout c'est la patience et l'écoute qui sont requises bien qu'il faille recentrer la conversation si d'aventure les digressions s'éternisent... Et si le dictaphone est là pour mémoriser les propos, il ne décide ni de leur appréhension, ni de leur compréhension. Toute la difficulté réside alors dans le fait de ne pas perdre le fil et de parvenir à interroger l'essentiel. En tous cas, cet appareil enregistreur qui peut intimider au départ a eu tôt fait d'être oublié par mes informateurs ; cela fut rassurant et m'encouragea à l'utiliser alors même que j'en étais parfois gênée.

Suite à la retranscription des entretiens, me rendant compte de certains écueils, il m'est arrivé, lorsque cela m'était possible, de retourner chez les enquêtés. Mais des détails ont du m'échapper, des données à côté desquelles je suis sans nul doute passée, l'idéal eût été bel et bien de passer davantage de temps auprès des gens du pays, de ne pas se limiter à des entretiens toujours plus ou moins furtifs et formels. Cela dit, dès que je le peux, par pure sympathie, je prends quelques nouvelles de ceux avec qui les échanges furent constructifs, joyeux ou émouvants. C'est le cas de Jeannette, une grand-mère que j'affectionne tout particulièrement et qui, pour sûr, m'apprendra quelque chose à chaque nouvelle rencontre.

b) Les informateurs

Sur les dix-neuf informateurs enquêtés (enregistrement audio), quatre seulement ont moins de soixante ans et la plupart des personnes rencontrées à la croisée des chemins ont plus de soixante-cinq ans. Sur neuf entretiens auprès de femmes, cinq ont été interrogées seules (quatre retraitées, une vachère), quatre autres avec leurs époux respectifs. La plupart des enquêtés sont natifs de Lesponne, de Serris ou de Beudéan et sont issus d'un milieu paysan et modeste. La vie et ses aléas ayant ensuite décidé de leur devenir tous ne sont pas restés dans la vallée, bien souvent pour des raisons professionnelles. Certains ont cependant

choisi d'y revenir quand l'âge de la retraite est survenu, car « *on revient à ses racines après, c'est après coup que l'on revient à ses racines* » dit Marcellin, 70 ans, érudit de la région. D'autres n'ont jamais quitté les montagnes. Les travaux des champs et la garde du bétail sont des pratiques connues et exercées par tous, fruits de l'héritage agro-pastoral qui s'est maintenu fortement jusqu'à la fin des années soixante. Par contre, moins d'un quart entretient encore aujourd'hui un rapport étroit avec la nature et les bêtes. Seul le souvenir pérennise cette relation. J'ai néanmoins été accueillie par un éleveur « actif » de soixante-treize ans, Jean-Marie, habitant de Chelle-Spou, donc hors de Lesponne, qui conduit chaque été son bétail dans la vallée. Un homme qui connaît bien « le coin », que l'« on » connaît bien, sur qui je reviendrai plus longuement au cours de cette synthèse puisqu'il est un personnage clé de mon enquête. Un homme qui sait, qui se souvient et qui pratique encore : le « *petit bon Dieu de Chelle-Spou* » comme il se nomme. Ronan, l'agriculteur cévenol, est le plus jeune de mes informateurs (35/40ans). Enfin, sur la totalité, trois quarts parlent le gascon mais ils ne l'emploient guère. Si tel est le cas c'est essentiellement lors de conversations familiales ou lors de discussions entre voisins.

Mon tout premier entretien enregistré s'est déroulé au domicile du maire adjoint de Lesponne, Lucien (la cinquantaine), qui m'a reçu en compagnie de Claire, son épouse. Tous deux fervents défenseurs de la tradition locale, ils m'ont essentiellement renseigné sur les aspects économiques et démographiques, sur la vie agro-pastorale d'autrefois ou bien sur quelques pratiques et techniques valléennes. Leur aide me fut très précieuse car c'est avant tout grâce à eux que j'ai pu faire plus ample connaissance avec les lieux et leurs habitants. Une rencontre préalable indispensable à l'étude qui se solda, en prime, par un délicieux pot au feu. Puis c'est en compagnie de Jeannette que je suis rentrée dans le vif du sujet, une voisine que Claire me présenta comme une femme de caractère, une femme intelligente et alerte auprès de qui je fus rapidement introduite. Une dame qui, effectivement, m'impressionna de suite du haut de ses quatre-vingt six ans, par sa surprenante énergie. C'est avec elle que j'ai commencé à aborder la question des plantes curatives, ses souvenirs étant nombreux, certes parfois imprécis la pratique faisant défaut, mais d'une utilité certaine. Le temps passé avec elle fut tout à fait intéressant. Au sortir de cet entretien et de cette longue première journée de réelles investigations je me souviens très clairement de l'excitation qui m'habitait : l'enquête débutait réellement et je sentais naître dans mon imaginaire une proximité avec ces gens, avec leur histoire qu'il m'était donné d'approcher, même si tout m'était encore inconnu et le resterait sûrement en grande partie.

Puis j'ai rendu visite à la famille de Lucien, sur ses propres recommandations : ses parents (Jean-Jacques), son oncle (Roger) et sa tante, eux aussi figures de la vallée, anciens agriculteurs, pluriactifs de fait comme on le sait maintenant. Là encore, grâce à ces nouveaux entretiens, d'autres ont suivi bien vite. C'est ainsi que j'ai découvert l'autre vallon que j'étais censée parcourir, celui de Serris. Un endroit plus isolé d'un point de vue géographique, petite vallée perpendiculaire à Lesponne, encore relativement préservée par son habitat et sa structure physique dessinée par les traces d'une agriculture séculaire. Un lieu étroit, où l'on est vite en altitude, où l'on peut encore voir, au printemps, des petits tas de fumiers sur les rares champs pentus encore cultivés : en somme, les travaux des derniers agriculteurs éleveurs du vallon. Paysans comme André, cinquante-huit ans, au visage et au corps marqués, qui vit au creux du fond de la vallée, utilise toujours les outils d'antan et parle d'un temps que l'on ne retrouvera plus, où l'on criait à tue tête, comme lui le fait encore, en gascon, orchestrant ainsi la pâture des brebis. André, cet homme fier d'arpenter sans cesse malgré des membres usés qui ne le soutiennent plus aussi bien qu'avant. Fier d'éveiller l'intérêt, de montrer la source, les bergeries abandonnées, de théoriser sur les plaies de ses bêtes, lui qui pourtant ne m'apprit pas grand-chose sur la phytothérapie locale, regrettant du coup ses parents qui, dit-il, auraient pu satisfaire à mes attentes.

Toujours à Serris, je m'arrêtais un matin devant la dernière maison du flanc sud, une très belle bâtisse traditionnelle en pierre, accolée à une grange deux fois centenaire, fleurie de toute part, où, derrière le linge qui séchait, une vieille dame regardait avec grande curiosité ma voiture qu'elle ne connaissait point. Je faisais demi-tour lorsque je me suis décidée à sortir du véhicule afin de prendre contact. Je rencontrais Madame Dussert. J'allais la revoir bientôt, en compagnie de sa fille célibataire, vivant sous le même toit, et de leur aide ménagère, une voisine de Beudéan. Trois femmes qui me reçurent dans leur modeste cuisine, près de la cheminée, avec qui j'échangeais quelques informations, auprès de qui je semblais être celle qui rompt l'habitude et le quotidien. Ne sachant trop m'aider, le mari disparu étant cité comme référent du savoir, elles me conseillèrent de rendre visite à l'ancien instituteur de Beudéan (80 ans). Ce que je fis. Dans le même village j'obtins un certain nombre de données auprès de Didier (70 ans), de Basile (65 ans), de Julie, sa sœur, originaire de Serris, connaissant bien la nature et ces quelques ressources essentielles. Julie, une grand-mère très joviale et prolixe qui me fit découvrir son grand potager tout juste en éveil et qui m'informa sur quelques usages anciens de remèdes végétaux ou autres. J'eus de surcroît le plaisir de repartir avec quelques bouquets de ciboulette, d'estragon et de persil. Sur Lesponne, je fus envoyée chez Aimée, apiculteur de soixante-seize ans et son épouse, bergère retraité (77 ans),

lesquels disposaient de souvenirs bien utiles.

Je tentai ensuite de m'informer sur les autres « gens de la terre » susceptibles de m'accueillir. Aussi, je continuai à parcourir la vallée, obtenant par chance de nouveaux rendez-vous ou rencontrant fortuitement d'autres personnages. Mais le temps était compté, déjà le mois de mai. Elie, la soixantaine, éleveur, fut un des derniers à qui je m'adressai dans la vallée sur les conseils de Marcellin, un érudit de Bagnères natif de Lesponne que j'avais eu du mal à rencontrer, ce savant monsieur prétextant ne pas pouvoir m'aider. Ce ne fut évidemment pas le cas et l'entretien que je redoutais un peu fut, à l'instar des autres, tout à fait enrichissant, même si finalement peu axé sur les plantes...



Sur le sentier du Lac d'Ourrec, fin de printemps.

S'agissant des entretiens effectués je peux donc me réjouir de leur bon déroulement. Aucun obstacle majeur n'a troublé mon parcours, si peu exhaustif soit il. Mais il est regrettable cependant de n'avoir pas poursuivi plus avant une aventure comme celle-ci puisqu'on sait qu'une telle démarche, sans vouloir l'idéaliser, permet la sauvegarde de savoirs qui se meurent ou qui, tout au moins, s'acclimatent au « changement » et par là même, inévitablement, se transforment, leur essence n'étant alors plus que vague souvenir. Bien des choses en effet restent à redécouvrir. De surcroît, il est clair que certaines personnes ont dû omettre volontairement de me parler de tels ou tels usages, les pensant trop banals, peu intéressants ou imaginant que je savais. Hélas, ce n'est pas moi qui sais. Quand bien même, il est possible, à partir de ce qui a été fait, de donner un modeste aperçu de ce qu'était l'univers de la phytothérapie populaire à Lesponne et à Serris. Et s'il est vrai que le contenu des entretiens, dans leur ensemble, a toujours largement dépassé la thématique première qui était celle des plantes médicinales, les données recueillies n'ont pas été vaines.

II. Les plantes médicinales, le **milieu, l'Homme**

1. Les plantes médicinales, leur espace et l'Homme

a) Chiffres et données préalables

Entre Lesponne et Serris cent dix-huit plantes ont été mentionnées ou sont connues. Chaque interlocuteur connaît environ dix à vingt-cinq plantes médicinales. Certains en citent jusqu'à cinquante (Jean Marie, Roger, Aimée). La plupart de ces plantes se récoltent ou sont susceptibles de l'être dans deux espaces possibles : celui, domestiqué de la « maison » (dans son acception de territoire privé où le végétal est maîtrisé), matérialisé par le jardin ou le champ cultivé et celui, sauvage, des prairies, des bords de route, des cours d'eau ou bien sûr des hauteurs. En font aussi partie les arbres et arbrisseaux, entre autres le tilleul, le noyer (*nougué*), le frêne (*rechou*), le sureau noir. En termes statistiques, sur la totalité, un quart seulement de ces plantes sont ou étaient cultivées dans les jardins ou dans les prés alentours, tandis qu'une bonne moitié relève de celles qualifiées de « sauvages », « naturelles », « de montagne », « des bois »... Précisons qu'un autre quart environ concerne celles qui ne sont pas spécialement d'utilité médicale mais plutôt d'utilité alimentaire, décorative ou symbolique, par exemple et respectivement, celles dont on se servait pour les fêtes (pivoine) ou celles qui protègent (laurier, gui blanc). Néanmoins, les plantes en question sont quasiment toutes répertoriées dans le champ de la phytothérapie. Il en est également qu'on se procure en pharmacie, en coopérative bio ou en herboristerie. Le sont parfois la camomille (*camomilla*), les queues de cerise, l'eucalyptus, la guimauve officinale (*guimauva*), la mauve sylvestre (*mauva*), le millepertuis (appelé fleur de la St Jean), la verveine, autrefois le pavot. Précisons que l'achat de plantes a certainement toujours cohabité avec la cueillette, le pharmacien ou le guérisseur introduisant alors dans la famille la connaissance de nouvelles plantes. Mais « *c'est pas les mêmes produits* » nous dit une grand-mère à Serris, « *ce n'est plus naturel tout ça...* ». Par ailleurs certains végétaux sont notoires pour leurs bienfaits mais n'ont jamais été ni ramassés, ni achetés, telle l'Achillée millefeuille, si commune dans nos prairies. Il en est, à l'évidence, de nombreux autres, cultivés ou spontanés, que l'étude n'a pas relevés. D'autre part, il eut été bienvenu d'étudier de façon plus approfondie les processus de sélection, plus exactement ce « qui induit le choix des remèdes végétaux dans les potentialités de la flore » (Lieutaghi, 1986. L'herbe qui renouvelle p. 40).

La plupart du temps, le nom des plantes a été donné en français. Toutefois, certains informateurs utilisent spontanément l'appellation gasconne ou cherchent à s'en souvenir, si tel est le cas c'est souvent à ma demande. D'autres ne connaissent que cette dernière :

« *l'arrebious, y a pas longtemps que je le sais que ça s'appelait le rumex* ». Il a donc fallu se familiariser avec la langue locale. Pour ce faire je me suis aidée de l'Atlas linguistique et ethnographique de Gascogne de Jean Séguy mais surtout d'un lexique français-gascon sur les noms vernaculaires des plantes médicinales établi suite aux enquêtes préalablement menées dans les Pyrénées gasconnes en 1999. J'y ai retrouvé les noms normalisés des plantes citées, ceci me permettant d'identifier les végétaux mentionnés en patois qui m'étaient inconnus. J'ai ainsi établi des correspondances et, lorsque je ne disposais que d'un seul nom ou de quelques vertus attribuées à la plante, j'ai tenté de procéder par recoupement. Mais quelquefois les appellations divergent d'un informateur à l'autre, il n'est donc pas toujours évident de déterminer le végétal en question*. Et, comme le précise le rapport sommaire de ces enquêtes de 1999, « parfois, le nom consacré pour les usages populaires recouvre plusieurs espèces, voire plusieurs genres ». Enfin, la description des plantes par l'informateur même n'est pas toujours équivalente à celle du scientifique et ce sont beaucoup de précisions anatomiques, chromatiques, écologiques ou spatiales qui nous indiquent la nature de l'espèce utilisée.

b) Sphère domestique

Les végétaux cultivés sont surtout alimentaires, pour l'homme comme pour les bêtes. Il y a finalement peu de médicinales dans les jardins et dans les prés entretenus. A Lesponne on trouve la bourrache (*bourraine*), la guimauve, la mauve, la mélisse, la menthe (*menta*), le souci (*souci de casau*), le thym (*yerbetta ou sarret*), le tilleul et la verveine, très convoitée et, autrefois, le lin. Les usages en sont très divers et seront décrits dans les pages suivantes. Il semble que dans les Pyrénées centrales, le jardin de simples ne soit guère répandu aujourd'hui, pas plus qu'il ne l'était autrefois. Le rude milieu montagnard impose de toute façon et de fait ses limites en termes de distribution et de répartition de la flore et bien que beaucoup des médicinales de la pharmacopée européenne s'y trouvent, un grand nombre ne peut y croître ou difficilement. Pourtant quelques expérimentations sont possibles et certaines plantes se retrouvent implantées dans des milieux qui ne leur sont que peu favorables à priori. « L'importation » végétale est une très vieille pratique.

*Je donne ici entre parenthèses (une seule fois) le nom gascon connu de chacune des plantes que je citerai. Pour le nom latin, voir le corpus de données botaniques en annexe.

Ces plantes alimentaires et condimentaires sont consommées aussi bien pour leurs saveurs que pour leurs vertus, pour « *faire du bien* » ou parce qu'elles sont « *bonnes pour la tension* » dit par exemple Jean Marie à propos des baies de cassis. Et l'épouse de Monsieur A. de dire « *quand on mange de la laitue le soir, on dort* ». L'ail, le blé, le cassis, la cerise, le chou (*caulet*), la laitue, le maïs, l'oignon, la prune sont, à Lesponne, celles dont on fait principalement usage. Comme en bien d'autres lieux les usages révèlent ici une réelle porosité entre alimentaire et médicinal : « dans le jardin, il n'y a pas de spécialisation rigide ; on passe de l'alimentaire à la médicinale (...), de la médicinale à la décorative (...), de la sauvage à la cultivée » nous dit Jeanne Soust dans un article sur la médecine traditionnelle en Béarn.

Par ailleurs, dans nos vallées, le jardin paraît être l'affaire de la femme. La division avérée des rôles et des tâches, qui prévalait encore jusqu'à peu, semble expliquer celle de l'appropriation des espaces. La femme à la maison ou à proximité du village, l'homme en forêt, dans les champs ou sur les estives. La femme, dans son rôle de mère au foyer, doit notamment subvenir aux besoins alimentaires et médicaux de la famille et cette responsabilité induit une nécessaire proximité avec ce lieu domestique qu'est le jardin. On trouve donc au cœur de celui ci quelques simples de « base » aux côtés d'autres productions vivrières. Cela étant, rien n'est figé : en montagne les femmes doivent aussi participer à certains travaux extérieurs, tout individu valide se doit d'ailleurs d'y participer (fenaïson, fagotage, garde du bétail etc.), il y va de la cohésion du groupe, de la cohérence de l'économie locale. « *Les femmes fauchaient autrefois, autant que les hommes, des fois au Peyras elles fauchaient comme des hommes* » nous dit Julie, retraitée. Inutile de préciser que ce constat concerne plus le passé que le présent. Toujours est il que, dans les foyers où je me suis rendue au printemps dernier, ce sont souvent ces dames qui me faisaient visiter jardins et potagers, se plaisant à décrire l'intérêt de leurs agencements, à disserter sur la progression de la croissance des plants, à désigner leurs fleurs préférées, à me faire découvrir les parfums qu'elles chérissent, m'offrant au passage quelques bouquets. Jeannette, notre grand-mère de 86 ans, ne conçoit pas se passer de son jardin. Il est pour elle ressource autant qu'activité. Elle y entretient sa forme physique, son moral. Il est comme un baromètre de son bien être général. Ce début de saison fut mauvais pour bon nombre de ses semis : elle en était dégoutée, se sentant injustement traitée, ne sachant quelle solution trouver, n'ayant plus la force... Voici, à propos du souci (*souci de casaù*) qu'elle a arraché, cette phrase amusante de Jeannette qui montre à quel point il y a interaction, ici symbolique, entre elle et son jardin : « *J'en ai assez de ceux qui sont dans la tête je n'ai pas besoin d'en planter au jardin !* ».

A Lesponne, mais tout particulièrement à Serris, le degré de la pente importe peu quant à la confection du jardin, le (la) montagnard(e) s'adapte. Et la frontière cultivé-sauvage peut paraître assez floue : « *je ne sais pas si je l'ai planté où si elle est arrivée !* » me dit Julie à propos de sa camomille. Julie est d'ailleurs de ces informatrices qui déplorent le caractère envahissant des espèces sauvages qui viennent compromettre l'ordre du jardin, y proliférant à souhait. Son potager sied à la bourse à pasteur, ce qui ne manque pas de la rendre coléreuse, fatiguée qu'elle est de l'arracher à tout va. Cette dame convient toutefois que l'opération est facile car la plante « *n'a pas beaucoup de racines* ». Elle connaît bien son ennemie... le désagrément, « l'invasion sauvage » est ici vecteur d'apprentissage du milieu. En effet, on observe l'évolution des plantes, on contrecarre leurs mauvais plans, on apprend donc sur elles.



Le potager de Julie, Beudéan



Un potager dans la pente. Vallon de Serris, fin d'hiver

Dans le discours des montagnards existe en tous cas véritablement une dichotomie entre « cultivé » et « sauvage », deux sphères aussi distinctes que complémentaires.

c) Sphère sauvage

Les plantes dites sauvages sont réparties selon plusieurs milieux. A Lesponne, on parle des plantes des chemins, des vieux murs, des rivières, des prairies alentour, des pacages et des estives. Concernant les espaces de ramassage et de cueillette à proprement parler, le constat de Lieutaghi dans *L'herbe qui renouvelle* semble s'accorder avec ce que j'ai pu remarquer sur le terrain : c'est avant tout « dans un périmètre restreint de la maison ou du village (quelques kilomètres au plus) qu'on récolte la majeure partie des remèdes végétaux ». Dans nos montagnes ceci semble tout particulièrement valable pour les cueillettes effectuées par les femmes. Celles-ci nous l'avons vu, à moins de garder le bétail, évoluaient davantage à proximité de leur demeure. L'épouse de Didier précise : « *Faut les cueillir aussi ! Les femmes ici étaient très occupées dans les campagnes, elles travaillaient autant que les hommes. À par le tilleul, la verveine, la camomille et quelques plantes comme ça, autrement euh...* ». Ce sont donc plutôt les jeunes filles ou les femmes célibataires qui se déplaçaient sur les pacages éloignés ou sur les estives. Seules ou en compagnie de leur frère, père, grand-père ou autres proches, elles avaient alors l'occasion de découvrir tout ce que la montagne peut offrir. Jeannette raconte : « *Les filles gardaient les bêtes là haut, elles montaient le soir pour traire les vaches, le soir et y dormir jusqu'au lendemain matin aussi (...) puis descendre pour venir travailler et porter le lait, la crème, pour faire le beurre en bas. Les jours où y avait le brouillard elles restaient en haut, alors on allait cueillir des myrtilles, dans ce ravin qu'il y a au dessous de la Lit, vers le ruisseau. La dernière fois que j'y suis allée, j'avais dix ans, mais je me rappelle bien, j'y montais avec mes sœurs, avec des mules, parce qu'on avait des mules (...) on a arrêté parce que mes sœurs se sont mariées, elles ont changé de travail* ». En effet, une fois mères et épouses, les femmes avaient d'autres préoccupations, le temps des pérégrinations d'altitude était pour elles quasi révolu. Ainsi se contentaient-elles de ramasser les plantes des prairies et des forêts alentour. D'ailleurs, « *les gens, ils allaient pas conquérir les sommets, ça n'avait aucun intérêt, on allait à la montagne pour le pâturage, pour le bétail, mais l'inutile montagne c'était courir un risque qu'on n'avait pas le droit de courir* » nous dit Marcellin qui connaît bien la vie des montagnards.

Quand bien même, les abords des cours d'eau, les pentes, les forêts, les estives étaient constamment foulés en vallée de Lesponne et c'est ainsi que « le parcours du berger est le lieu de rencontre avec la flore sauvage » nous dit encore Lieutaghi. En effet, les valléens connaissaient bien leur milieu, par conséquent une partie de ce qu'il propose et offre. Ils récoltaient en même temps qu'ils travaillaient et vice versa. Les paysans s'approprièrent

même certains endroits très propices à la cueillette (myrtilles, groseilles, gentiane, champignons...). « *C'est des coins exprès, y en a pas partout, mais enfin bon nous, on avait nos coins* » dit Roger, 79ans. En outre, dans le cortège des expressions typiques du sud de la France, on retrouve dans les propos quelques comparaisons d'ordre anthropomorphique : le montagnard est « *hort coum casso* » autrement dit il est fort comme un chêne. C'est dire la relation que l'homme entretenait avec la nature, en l'occurrence avec la forêt. Pourtant, si plusieurs personnes interrogées vantent les mérites de la vie en montagne, ils ne la conseillent pas pour autant à tout le monde, comme s'ils étaient les seuls à posséder cette force qui brave la rudesse du milieu sauvage. Or, tout a changé et de nos jours l'espace montagnard est très convoité, beaucoup viennent s'y installer même si ce n'est pas comparable car les pentes ne sont plus lieux de labeur mais bien de villégiature.

Parallèlement on remarque une déperdition certaine des connaissances traditionnelles du terrain, de ses ressources et de la toponymie gasconne, les activités agropastorales n'étant donc plus ce qu'elles étaient. Ou bien il y a transfert de ces connaissances : les cueilleurs citadins sont désormais nombreux et semblent même se réapproprier les lieux : « *ils connaissent les coins mieux que nous...mais y a beaucoup de choses qui disparaissent à cause des gens* » regrette la mère de Lucien, 79 ans. A ce propos, les informateurs sont nombreux à me faire part de leur inquiétude quant à la transformation de l'environnement, qu'il soit sauvage ou conquis. Ils parlent souvent de plantes qui ont disparu des endroits où ils les ramassaient autrefois. Tels, par exemple, le coquelicot, plante messicole, la chélidoine (*erba a verruàs*) ou encore la myrtille. Aujourd'hui l'épouse de Didier achète la verveine en pharmacie : « *j'en avais oui, mais elle se perd l'hiver, on peut pas, y a beaucoup de choses qui se perdent* ». Jean Marie quant à lui ne trouve plus de camomille autour de sa maison, il s'en procure donc dans le commerce. Les valléens ne sont pas dupes et mettent en cause plusieurs formes de pollution : l'emploi de pesticides, l'apparition puis l'augmentation du nombre d'automobiles, l'atmosphère malsaine, la fréquentation touristique abusive... « *L'air était moins pollué que maintenant, plus naturel tout, on traite tout maintenant, même nous le jardin qu'on a, on récolte ce qu'on récolte, c'est peut être pas merveilleux, on ne met que du fumier, on ne mettra pas d'engrais, pas de pesticides, tant pis si l'herbe pousse, on l'arrache, mais y en a qui mettent de suite du désherbant... alors les abeilles, tout se... tout est pollué. Et quand ça s'évapore ça va dans l'atmosphère. Avant on traitait rien, y avait aucune maladie, c'était sain* » poursuit Didier. Du coup on les sent résignés et quelque peu fatalistes : « *Y a longtemps que j'en ai pas vu, on en avait beaucoup mais depuis qu'on déterge les vignes... (...) ils ont voulu trop transformer (...) la campagne ça sera quelque chose de rare* » explique

Jean Marie à propos de la renouée des oiseaux. Aujourd'hui, les paysages de Lesponne témoignent de la recolonisation du sauvage sur l'espace anthropisé et de toute façon, les hommes n'ont plus ni les mêmes besoins, ni les mêmes préoccupations. Inutile alors d'entretenir des pentes dont on ne tire rien.

Quoiqu'il en soit, dans les esprits, les plantes qui *soignent* semblent davantage associées à cette sphère sauvage et les gens attribuent véritablement moins de crédit à celles qui sont cultivées. Les vertus énigmatiques des végétaux sauvages symbolisent la magie et le mystère de la Nature toute entière. Une Nature complexe mais ordonnée, imprévisible, secrète, en qui on a pourtant confiance, avec qui on fait corps. Une Nature qui engendre l'homme, le rend vulnérable mais lui offre aussi les antidotes et remèdes à ses souffrances. Une Nature qui synthétise, dont les essences peuvent être bienfaitrices. D'où le fait que le sauvage soit parfois intégré au domestique : Jeannette a replanté la pulmonaire et la reine des prés dans son potager, une manière de rapprocher ce qui, normalement, se récolte plus loin, ce qui est utile ou que l'on apprécie pour d'autres raisons. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à intégrer le sauvage, donc le naturel, au sein du domaine privé, plus artificiel. Une façon, pourquoi pas, de transférer de la nature au cœur même de la maison, une sensation vécue (parfum, « contemplation esthétique »), créant ainsi un pont entre deux univers. Jeannette de préciser tout de même que la reine des prés qui pousse à côté du ruisseau est bien plus parfumée... La plante n'est plus dans son milieu naturel, ce n'est donc plus du tout pareil, sa quintessence originelle en est comme altérée : *« si c'est une plante sauvage, elle est moins polluée, plus efficace »* ajoute Jean Marie, l'éleveur de Chelle-Spou.

Milieu domestique et milieu sauvage sont bien des lieux particuliers et distincts de récolte auxquels correspondent un certain nombre de perceptions. Ils déterminent parfois même l'ordre social et peuvent se constituer, nous l'avons vu, en sphères sexuées. Qu'en est-il des espaces de cueillette d'altitude que les informateurs nomment *« estives »*, *« le haut »*, *« la montagne »* ?

d) La magie de l'altitude

« Y avait quand même une certaine mystique de l'altitude. Lorsque les troupeaux montaient à la montagne, en pleine nuit parce qu'il fallait des heures, un jour et une nuit pour monter à la montagne, ils venaient de loin (...), les gens se levaient en chemise, se mettaient à la fenêtre, en pleine nuit, pour aller regarder les troupeaux. Tout une espèce de mystique, de spiritualité, une fascination (...) c'était dans nos gênes, ça fait partie de notre monde, le mot est trop fort mais enfin, un peu surnaturel, un peu mystique, quelque chose

comme ça ». (Marcellin).

Les habitants de Lesponne occupent « le bas » de la vallée mais ont toujours largement côtoyé « le haut » compte tenu de leurs activités. Ils entretiennent avec la montagne un rapport particulier et la perçoivent comme la plus sauvage du « Sauvage ». La plupart de nos informateurs ayant grandi en son sein, ils en ont une appréhension tout à fait singulière. Autrefois, et dès le plus jeune âge, on parcourait les pistes et les sentiers qui mènent aux estives. Tout là haut, loin des bruits et de la promiscuité villageoise, les montagnards se retrouvent dans un milieu paisiblement démesuré, qui inspire respect et contemplation, un milieu qui se mérite et que l'on gagne après une plus ou moins longue ascension. Un espace indompté, parfois hostile, qui offre aux hommes ou aux bêtes des ressources autres que celles, plus directement accessibles, de la vallée. « *J'aimais la montagne, la nature quoi (...) (y) être tranquille au moins* » raconte, nostalgique, Madame D. Quant à lui, Marcellin médite : « *Oui c'est la pureté. C'est l'altitude... c'est plus sain en haut* ». Cependant la montagne fascine autant qu'elle effraie et « *il ne faut jamais partir seul en montagne* » nous rappelle l'épouse de Roger. Tout le monde sait cela.

Faisant écho à cette fascination des sommets, il est intéressant de noter que les végétaux-remèdes du haut sont considérés autrement que ceux « *d'en bas* ». En effet, si certains se retrouvent aussi bien en basse qu'en haute altitude, on s'aperçoit pourtant que les valléens leur attribuent des vertus différentes. L'altitude est véritablement gage de qualité, de pureté : « *Le serpolet il est meilleur quand il est d'altitude, que y en a par là du serpolet mais plus il est haut, plus il est fort et parfumé* » nous dit Roger. Il en va ainsi des plantes que consomment les hommes aussi bien de celles broutées par les bêtes : « *Les bêtes cherchent toujours à pacager le plus haut possible, donc c'est qu'elles y trouvent quelque chose de mieux mais ça c'est connu (...) le bétail préfère l'herbe rase en haute altitude que beaucoup d'herbe en bas* » précise Didier. « *L'herbe de la montagne est meilleure que celle de la plaine (...) plus elle est haute, plus elle est riche (...) les bêtes, plus elles vont en altitude plus elles... y a moins d'herbe mais ça leur profite davantage* » pense aussi Roger. Tout là haut dans les cabanes, même le *pastet*, mets local à base de farine de maïs « *était meilleur en montagne, on le faisait avec du genévrier, ça lui donnait un arôme parfait !* » se souvient Roger, l'œil gourmand.

La relative rareté des végétaux en milieu montagnard, leur moindre diversité pour l'œil populaire, leur étonnante capacité d'adaptation et leur morphologie souvent surprenante, contribuent peut être à rendre ces derniers plus précieux encore. On leur confère des

propriétés forcément bienfaisantes. Et pour tous, l'altitude rend la plante médicinale plus forte, plus efficace. Maurice, éleveur à Serris, se souvient : « *Les orties (urtiga) autrefois, ils se frictionnaient pour les rhumatismes, y en a de deux sortes, y a celles d'ici et puis y a celles de la montagne, celles de la montagne elles sont plus fortes* ». Il le sait, il décrit les différences : « *C'est pas les mêmes non ! Elles sont plus foncées celles de la montagne. La feuille est plus petite, elles grandissent moins, oh, on les trouve à partir de 1000 mètres* ». Pensons ici à l'article de Raphaële Garreta, *Ces plantes qui purifient*, paru dans Terrain en septembre 1998. Dans son chapitre, *Va dans la colline*, elle explique que « ce qui est valorisé, c'est l'idée de la pureté d'une nature où la plante pousse spontanément, loin de toute pollution due à une intervention humaine. A cet égard, les sites reculés, protégés, difficiles d'accès sont tout particulièrement estimés. Ces espaces vierges et inaltérés transmettraient leur capital naturel aux plantes qui en sont issues, ces dernières étant dotées du pouvoir d'assimiler les vertus, le potentiel inhérents à ces terres (...) La montagne, dans cette perspective, est considérée comme un lieu de cueillette idéal ». Elle ajoute que « la montagne est investie d'une « hauteur positive symbolique ». Il n'est rien de plus vrai à Lesponne.

e) Quelques plantes des estives

Portant en elles la force et la pureté des hauteurs, certaines plantes étaient très convoitées des montagnards : la gentiane jaune (*gençana*), l'arnica, le chénopode bon-henri (*sarrou*) ou encore la bruyère (*broc*). Il en est même dont on vante les mérites dans les adages locaux, c'est le cas du trèfle alpin ou réglisse des montagnes (*baniou*) : « *Eth baniou e eth serpolet qu'ei beroja ierba de pradet* »*, une façon de signifier que les prairies où pousse ce végétal constituent les meilleurs pacages. Les bêtes aussi préfèrent les mets de choix ! Une petite présentation de ces végétaux d'altitude s'impose car ils revêtent aux yeux de nos informateurs une importance toute particulière et sont à la base de bien des remèdes ou autres préparations prophylactiques.

* Traduction : « La réglisse et le serpolet sont les meilleures herbes du pré »



La gençana, début de floraison. Vers le lac d'Ourrec.

La gentiane est très connue à Lesponne, souvent citée en premier lieu. Toutes les personnes que j'ai rencontrées savent la décrire. C'est la grande amère, la plante dépurative qui était utilisée par les anciens, « surtout par les hommes » nous explique l'ancien instituteur de Beaudéan. Sur le versant sud-est de la croix de Beliou se trouve même un lieu nommé *Gençana*. A cet endroit on trouve bien sûr, en quantité, cette immense fleur jaune, finalement assez commune dans nos montagnes puisqu'elle affectionne pâtures et pentes ensoleillées. Des Artigues à Serris, en passant par le Peyras, la plante est la maîtresse des hauteurs. Elle fleurit à partir du mois de juin.



*Tiges de gentiane laissées sur place qui témoignent de la persistance de la pratique.
Vers le lac d'Ourrec.*

Les racines sont ensuite mises à sécher en vue d'être stockées en un coin du grenier, procédé le plus couramment utilisé. Mais on peut consommer la gentiane « soit verte, soit séchée » nous rappelle Basile.



Les racines séchées de Basile.

Dans la vallée, la *gençana* est principalement employée pour ses propriétés dépuratives et purgatives. En fait, les enquêtés emploient ces deux termes indifféremment, sans faire de réelle distinction, pour désigner le fait que la plante « nettoie le corps et le sang » (Madame D.). « Mon père en prenait pour éclaircir le sang » se rappelle une vachère rencontrée à Serris. Les dépuratifs ont pour principe de purifier « l'organisme en activant l'élimination des déchets. Ce sont des simples souvent polyvalents, sudorifiques, diurétiques, régulateurs du métabolisme ». Quant aux purgatifs, ils sont « les remèdes de la constipation, plus énergiques que les laxatifs ». (Lieutaghi, 1996). Lorsqu'advient le temps de la cure (printemps, parfois automne) c'est en répétant les gestes des anciens que la potion se prépare, essentiellement basée sur un principe de macération. « La gentiane ils la mettent dans une bouteille de vin blanc, ils mettent en rondelles et puis ils consomment cette bouteille de vin blanc, un litre quoi donc, c'est sept verres en gros, ça fait une semaine (...) pour nettoyer le sang, c'est un purgatif si vous voulez ». D'autres procédés existent : « On fait ça dans des verres, un verre le soir, un verre d'eau fraîche, on y met trois quatre rondelles (...) elles doivent faire un peu plus de trois millimètres par là et on les met sur le bord de la fenêtre jusqu'au lendemain matin, à jeun, pam ! C'est très amer » raconte Basile qui pratique chaque année. Selon les maisons, les cures sont (ou étaient) plus ou moins longues. Elles peuvent aller d'une semaine à un mois. Ces pratiques sont propres à la culture montagnarde mais ne sont pas l'apanage des

Pyrénéens, on retrouve par exemple le même type d'usages dans les Alpes ou en Auvergne. La grande amère est également très recherchée en d'autres lieux pour la fabrication de la fameuse Suze. En quelques endroits elle se fait si rare que cela lui vaut d'être protégée des cueillettes intempestives. A Lesponne, la *gençana* est aussi appréciée pour ses qualités apéritives et toniques. Le vin de gentiane artisanal se rapproche assez de la Suze mais son amertume en décourage plus d'un.

La réglisse des montagnes ou trèfle alpin (*baniou*), c'est la plante plaisir. Dans le pays, ils sont nombreux à se souvenir de cette « *friandise* ». Jeannette puise dans sa mémoire : « *On nous en ramassait quand ils allaient aux vaches, il y avait une fleur rose, on tirait et la racine sortait. On pelait un peu avec l'ongle, on mâchonnait. C'était la gâterie* ». En effet la racine est sucrée et a un goût de réglisse, d'où son surnom. Outre ses qualités gustatives, le *baniou* rafraîchit et désaltère. Certains mettent quelques racines dans la gourde. Fort bienvenu après une longue marche vers les sommets. C'est sans doute la première plante d'altitude que l'on parvenait à mémoriser, après l'avoir reconnue, cueillie et goûtée. L'apprentissage botanique par le plaisir, sur le chemin du travail...

L'arnica est une plante vivace qui fleurit de juin à août. « *L'herbe aux chutes* » (Lieutaghi) se complaît elle aussi dans nos montagnes bigourdanes et on la retrouve sur toute la chaîne en des lieux que seul le connaisseur repère. Elle pousse entre 700 et 2800 mètres d'altitude et préfère les sols acides. On ne doit pas la confondre avec sa voisine la Doronic (*Doronicum*). Végétal d'altitude par excellence, l'arnica n'a été mentionnée dans un recueil médical qu'à partir du XVIII^{ème} siècle. Elle a longtemps gardé le secret de ses vertus même si son utilisation semble attestée depuis des temps anciens. Il est cependant fort probable que ses qualités vulnérinaires aient été très tôt connues, de façon empirique, de nos montagnards et bergers. A quelle époque, difficile de le savoir, toujours est-il qu'avant que naisse l'onguent pharmaceutique que tout le monde connaît, l'arnica était déjà employée et certains témoignages le prouvent à ce jour.



Cette « *marguerite jaune* », les gens du pays l'utilisaient aussi bien pour les *patacs* (coups en gascon) que pour le soin des plaies. Elle « *soulage et guérit* » nous disent les enquêtés. Là encore cela nécessitait une préparation particulière. On récoltait les capitules fleuris qui, frais ou secs, devaient macérer dans l'huile plusieurs jours durant (certains parlent d'une semaine), donnant à terme une mixture liqueuse qui pouvait être appliquée directement sur les parties douloureuses. Existait également la macération dans l'alcool (rhum ou eau de vie...), pratique attestée dans plusieurs autres massifs montagneux, notamment dans les Alpes. En témoigne l'étude menée par Sabine Brüscheweiler en val d'Anniviers, où les montagnards l'utilisent aussi en friction pour soulager leurs rhumatismes. L'*arnica*, qui contient un principe actif puissant, était cependant employée avec précaution. A ce jour il est déconseillé de l'utiliser comme cicatrisant.

Par ailleurs le berger et sa famille connaissent quelques légumes sauvages d'altitude, ils ne manquent pas de nourriture si jamais le brouillard les empêche de redescendre, si jamais il y a pénurie au village. Et l'aliment, curieusement offert par la montagne, n'en est pas moins investi, du même coup, de quelques vertus. Le *sarrou* ou « *épinard sauvage* » fait partie de ces herbes alimentaires. Comme l'ortie il « *pousse en montagne près des courtaus et des*



granges ». Les jeunes pousses de *sarrou* se récoltent dès le début du printemps et ce jusqu'à début juin (les vieilles feuilles sont trop amères). Il se cuisine comme l'épinard et si certains lui trouvent un goût trop fort, d'autres vantent sa finesse et ses apports en fer. Soupes, salades, gratins... le *sarrou* fut l'invité d'honneur de bien des tables montagnardes et de celle parfois maigre du pasteur dans sa grange. A Cauterets, en Lavedan, ma propre grand-mère le congèle pour en avoir tout au long de

l'année tandis que certains le replantent dans leur potager, la rendant de suite accessible. C'est ce qu'ont pu constater Raphaële Garreta et Béatrice Morisson lors de précédentes enquêtes, notamment en vallée d'Aure.

La bruyère (*broc*) quant à elle est souvent mentionnée dans les entretiens mais ne l'est pas que pour ses propriétés médicinales. Ce sous-arbrisseau plus ou moins rampant affectionne les landes, les bois clairs et les régions tourbeuses et, dans la vallée, les gens vous parleront tout d'abord des balais que l'on confectionnait avec ses branches et dont on se servait dans les granges et les laiteries. Des ustensiles ménagers qui étaient aussi vendus sur le marché de Bagnères de Bigorre. Ses fleurs, en période de pénurie, servaient de substitut au tabac, « *on faisait des cigarettes et on fumait de la bruyère* ». En outre, la bruyère est particulièrement réputée pour ses qualités mellifères et Aimée, apiculteur, explique que c'est

tous les sept ans que se récolte le meilleur miel, en quantité importante. *« C'est une fleur qui fleurit tous les sept ans, mais le nectar ne monte pas tous les ans, il faut des conditions climatiques exceptionnelles, il faut qu'il y ait une grosse période de pluie, même de la neige s'il faut, et puis qu'après il fasse beau (...) après avec le soleil, le nectar il monte et il faut qu'au moment où monte le nectar, les abeilles aient la possibilité d'aller le chercher, qu'il fasse beau quoi, et c'est une période très courte, ça varie entre huit et dix jours »*. A Lesponne toujours, l'infusion de ses sommités fleuries était un remède diurétique notoire. Enfin, Jean Marie affirme que le broc est également *« bon pour les hommes, pour la prostate »*. La médecine moderne a effectivement reconnu ses bienfaits pour les cystites prostatiques. Une plante aux multiples usages.

Sur les hauteurs, il est, pour tous, des sensations, des secrets, des saveurs, des bienfaits qu'on ne retrouve pas ailleurs. L'altitude est le paradis des plantes sauvages ; elles font ici partie de la pharmacopée locale et sont constitutives d'une culture montagnarde singulière. Des herbes bienfaitrices que l'on rencontre dès le plus jeune âge lorsqu'on garde le bétail et dont les parents ou les grands-parents dévoilent les secrets.

2. Le corps, la maladie, les recours

a) Rapport au corps et à la maladie

Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, les habitants de la vallée de Lesponne et du vallon de Serris ont vécu dans une relative autarcie. Les liens qu'ils entretenaient avec la plaine se réduisaient à des échanges commerciaux. Autonomes, les familles l'étaient autant que leur vallée. Chacune d'elle possédait au moins un petit lopin de terre où faire pousser quelques denrées. Dans la plupart des maisons on trouvait une ou deux bêtes. Les mieux lotis disposaient d'un troupeau plus conséquent. D'après nos informateurs, la vie était plutôt précaire et dépendait directement des aléas du milieu naturel. Comme dans toute société rurale, les habitants de Lesponne et de Serris dépendaient à l'évidence de facteurs tels que les récoltes ou le climat...

Le travail était une valeur centrale. Dedans ou dehors, les paysans étaient *« durs à la tâche »*. Il fallait bien vivre. *« Pour vivre là haut je vous dis pas hé ! Quand il faut vivre de la terre là haut, les gens se plaignent maintenant mais si ils devaient vivre là haut et bé je vous dis qu'ils apprendraient à vivre ! »* (Julie). On le voit ici, le travail à la montagne est également vecteur *« d'apprentissage de la vie »*. Femmes et hommes étaient donc directement

confrontés à l'extérieur de par la nature de leurs activités. Or, comme la maladie dans les sociétés traditionnelles est un mal qui vient toujours de l'extérieur, un mal qui pénètre le corps, il était nécessaire d'observer la plus grande prudence afin de ne pas, « *en attrapant mal* », compromettre la dynamique et la cohésion du groupe qui étaient générées par le travail. Le montagnard se devait d'être en bonne santé, son corps se devait de résister aux attaques potentielles, aux durs labeurs. La maladie est un événement crucial et inacceptable, la communauté toute entière s'en trouve affectée et « *le groupe est privé d'un rouage de sa machine économique* » (Jeanne Soust). En effet, Marcellin raconte d'un ton grave : « *On avait pas le droit d'être malade (...) il fallait faire tout pour l'éviter (...), maladies et accidents étaient synonymes de misère* ». Et qu'ils soient de sexe féminin ou de sexe masculin les gens de Lesponne évitaient de se plaindre, ils allaient au devant de leurs affections, de leurs douleurs et, avec leurs remèdes « de fortune », tentaient de s'en débarrasser au plus vite. Ces attitudes déterminées font figure de constante dans les enquêtes ethnobotaniques menées en milieu montagnard, en tous cas rural. Ronan vient des Cévennes, il a grandi dans un milieu paysan. Sa « conception » de la maladie est semblable à celle de la plupart des enquêtés.

Parallèlement, l'unique médecin de trois vallées voisines encourageait ses patients à prévenir les maladies, à se débrouiller s'ils le pouvaient. C'est ce que les gens faisaient : « *Ils allaient pas voir le docteur pour un oui ou pour un non* » clame Basile. Le « docteur », l'ancien instituteur de Beaudéan s'en souvient : « *on ne l'appelait guère que lorsqu'on était à l'article de la mort (...) on se débrouillait* ». Jeannette, quant à elle, en est fière et se réjouit : « *J'ai jamais consulté (...) je supporte le mal (...) je me contente de mon rythme* ». Point trop n'en faut, c'est important, les montagnards le savent. Pas trop d'exigences ; si on connaît bien son corps on y veille, on prévient les risques et les intrusions fâcheuses, on s'en débrouille comme on le peut, quelque soit le contexte. Dans la région il est arrivé que des femmes accouchent en estives, un événement qui est toujours conté avec autant d'humilité que de fierté car malgré une situation peu enviable le montagnard se tire toujours d'affaire... Par ailleurs les indications locales semblent dépasser le champ strictement pathologique pour s'étendre à des notions de bien être, de traitement de fond ou de prévention.

Il est évident qu'aborder avec quiconque la question de la médecine par les plantes induit forcément une conversation sur l'état de santé même de l'enquêté. A ce sujet, les personnes âgées que j'ai rencontrées paraissaient ne pas trop souffrir, du moins sont-elles imprégnées de cette culture de la résistance : « *je suis forte pour les rhumatismes, je dois me souffrir le mal* » dit Madame D. Leur corps, ils ont apparemment essayé d'en prendre soin tout le long de leur vie. La plupart n'ont pas de traitement trop contraignant et beaucoup

semblent très dynamiques, le travail semblant ne jamais s'arrêter. Les personnes issues du monde paysan, qui ne l'ont jamais ou peu quitté, que le mot « retraite » fait sourire, se montrent en bonne santé. Elles essaient de maintenir les activités d'antan ou de s'y (re)consacrer en souvenir de leur jeunesse, à leur rythme. La proximité avec l'extérieur les entretient et cela leur est indispensable. « *Si t'es au boulot tu te poses moins de questions (...) la vieillesse je m'en fous pas mal moi ! Quand St Pierre il m'aura besoin, il m'appelle et on en parle plus ! Et en attendant je continue !* » me dit Jean Marie avec un entrain incroyable. Ceux qui, pour je ne sais quelles raisons, ont quitté le milieu agricole semblent vivre autrement leur fin de vie, ils n'ont pas les mêmes intérêts et sont moins inquiétés par la lenteur de la vieillesse, ils l'appréhendent autrement. Alors qu'un paysan qui ne peut plus s'activer a déjà mis un pied dans la tombe et cette considération un peu froide n'est que ce que j'ai cru lire chez mes interlocuteurs. C'est ainsi que « l'agriculteur repoussera aussi longtemps que possible le moment de se reconnaître souffrant » constate Jeanne Soust dans ses enquêtes menées en Béarn. A Chelle-Spou, Jean-Marie ne s'arrête jamais, pour lui la cessation d'activité équivaut à une première mort, « *notre corps c'est un moteur (...) il faut le maintenir en activité* » dit-il. Combien de personnes souffrent psychologiquement de ce repos d'après labeur, ce repos de fin de vie, cette retraite qui, comme son nom l'indique, vous met au ban de la société active. Alors, même si André souffre de la hanche, il vous invite encore à le suivre : « *il faut grimper hé ! Tant qu'on peut il faut !* ». Malgré tout désagréments ou maladie guettent toujours.

Certes, la vie en communauté d'antan permettait une forme de solidarité positive mais elle était aussi à l'origine de bien des maux. Les gens vivaient tous ensemble « *dans des pièces, y avait pas d'hygiène* » et les contaminations allaient bon train, elles étaient parfois fulgurantes (tuberculose, coqueluche). Afin de soigner ces maladies, s'ils ne faisaient pas appel au médecin, les gens du pays utilisaient donc les ressources de la pharmacopée familiale. S'il n'était pas un remède transmis dans la famille pour lutter contre telle affection on partait s'enquérir de celui du voisin. Les savoirs et remèdes traditionnels locaux sont à ce titre et essentiellement la résultante d'échanges humains pluriséculaires.

Ce que les informateurs nomment « maladie » est assez indéfini. La maladie peut être un « *mal au ventre* », « *une douleur articulaire* », « *une fièvre* », un « *coup de froid* », « *une congestion pulmonaire* », un « *sang trop épais* » etc. Pour définir le mal ils nomment souvent la partie atteinte et la qualifie ou lui donnent un attribut négatif. Didier compare avec aujourd'hui : « *Y avait moins de maladies quand même que maintenant, y avait quelques maladies qui étaient très graves, par exemple les maladies pulmonaires, la tuberculose ça*

pardonnait pas et puis le cancer il ne se présentait pas sous sa forme actuelle. Le cancer on connaissait le cancer à l'époque quelqu'un qui avait du mal sur la peau, du mal, une croute qui se développait mais c'était superficiel, c'était le cancer de l'époque, le cancer tel qu'on le connaît aujourd'hui se passe à l'intérieur ». Tout est imagé, presque approximatif parce que ressenti tel qu'on parvenait à le décrire, avec ce que l'on savait. Le beau père d'Aimée est mort suite aux complications d'une « colique » mais à ce jour toute la famille pense avec raison qu'il a succombé à une péritonite, infection non identifiable à l'époque. Tout ce qui est désigné par le terme maladie n'en est donc pas forcément. La plupart du temps il s'agit de maux courants, de désagréments ponctuels, de mal être (sang souillé). Jadis, à l'inverse, on ne connaissait pas toujours les réelles menaces et la nature des véritables fléaux.

Toujours est-il que les villageois côtoyaient la maladie et la mort de près : « *c'était la sélection naturelle à l'époque ! Y avaient des gens qui mouraient très jeunes* » nous rappelle Roger. Du coup la promiscuité imposait l'entraide, l'échange, le partage des rôles et chaque famille enterrait ses morts avec l'aide des voisins, des voisines, du curé. Tous les informateurs, compte tenu de leur âge, ont vécu cela, alors qu'aujourd'hui beaucoup de personnes vieillissent dans des centres et la plupart meurent à l'hôpital. Jean Marie s'offusque de ces changements, il les considère inhumains et nous raconte comment il s'est occupé de son père, à la manière des anciens et conformément aux mœurs de l'époque : « *j'ai soigné mon père pendant treize ans, mon père s'est paralysé en 1977, il est mort en 90, je puis, je vais vous dire : moi je suis pas comme certains, j'ai pas été le jeter dans les maisons de retraite ; et je sais ce que ça veut dire me lever à tout heure du jour et de la nuit, changer les couches et faire manger, et caresser et prendre de belles engueulades !* ». Corps et morts sont désormais délégués à « l'autrui savant ». En ces temps modernes d'autres codes régissent nos vies même si un retour au traditionnel et au naturel semble plus que jamais vivace, comme la réponse à un chaos social et écologique plus ou moins apparent. Juste une autre fin de cycle dans l'histoire de l'humanité, une prise de conscience, une révolution des pensées ? Il n'est jamais vain d'espérer.

Toujours est-il qu'afin de parvenir à la guérison, les gens cherchaient autrefois à déterminer par eux mêmes quel « élément perturbateur » (externe ou interne) venait rompre l'équilibre du corps, l'origine du mal pouvant être naturelle ou non : froid, humidité, désharmonie intérieure, mauvaise alimentation, sortilège, mauvais œil... Mais, dans l'ensemble, exprimer le concept de maladie revenait à désigner l'agent extérieur qui nuit au bon ordre physique, l'élément pathogène qui corrompt les fluides vitaux : héritage indéniable de la théorie hippocratique des humeurs. D'ailleurs les informateurs parlent souvent du sang,

qu'il faut purifier, qui circule mal, qui n'est pas assez clair, qui est souillé... ou du froid qui pénètre l'homme, qui le rend souffrant et qui nécessite son contraire, le chaud, pour que guérison se fasse. Ce qui est visible à Lesponne, Françoise Loux le met en exergue dans l'avant propos de *L'herbe qui renouvelle*, à savoir ce « caractère central de la notion d'humeur, de la médecine comme dépuración, une remise en ordre et en propreté de l'intérieur du corps ». À en croire différentes autres études, ces concepts sont communs à bien des régions, à bon nombre de sociétés, et c'est sous leur influence que sont relatés les modes de prévention ou les méthodes de guérison. En effet, Jean Jacques nous explique encore que face à un « refroidissement » il faut beaucoup de chaleur afin de transpirer suffisamment pour que s'extirpe le mal. Le chaud génère la sudation, il permet ainsi l'élimination des impuretés. En outre, pour Julie, le froid et l'humide sont liés : « *Pour les coups de froid ils vous faisaient transpirer, ils vous mettaient au lit, ils vous faisaient du tilleul, quelque chose de chaud, de bien chaud (...) après ils mettaient trois ou quatre couvertures, couverts jusqu'à ce que vous transpiriez, après ils se changeaient deux trois fois (...) mais ça vous dégagait hé, ça faisait faire sortir cette eau qu'on avait pris quand on avait froid* ». Le coup de froid est un trop plein d'humidité qu'il faut évacuer. Loin des « à priori » et des jugements qui ont fait dire à certains scientifiques que les paysans disposent de connaissances empiriques hasardeuses, il est important de rappeler ici que les théories de la médecine savante antique, dont ceux-ci sont inspirés, ont traversé le temps et qu'elles sont même à la base de bien de nos médications actuelles, les plus synthétisées soient elles.

Rappelons également qu'en montagne le corps bat au rythme des saisons. Et comme dit Lieutaghi (1986, p187), « en dépit du bouleversement de la vie paysanne, de la transformation des pratiques alimentaires, de l'uniformisation du temps au sein de la culture urbaine (fût-elle ruralisée), des gens restent assez vivants, assez près des rythmes fondamentaux, pour reconnaître en eux quelque chose qui s'apparente à la montée des sèves (...). Ils sollicitent du végétal – l'être le plus manifestement allié aux cycles, témoin et vecteur des puissances du renouvellement – l'assistance de son savoir sur la vie ». Julie de dire avec humour, au sujet du corps humain et du temps qui passe, qu'« *au printemps la sève monte !* ». Autrement dit, après la rudesse et la stase hivernales le corps jouit d'un renouveau profitable. Ce qui explique la place prépondérante des cures dépuratives de saison, notamment avec l'usage de la gentiane « *qu'ils buvaient au printemps, sans doute pour se soulager des misères de l'hiver* » (Roger). Et effectivement, dans le Haut Adour, à chaque époque de l'année correspond une attention spécifique à son corps.

Enfin, concernant la question des femmes, il faut préciser qu'à Lesponne et Serris plane une évidente discrétion sur les maladies spécifiquement féminines au même titre que l'on n'aborde guère la thématique des changements corporels de l'adolescence : autrefois en tous cas, tout se passait en silence... Ou alors, il fallait, enfant, se faufiler discrètement entre les jupes des mères et des voisines afin d'écouter leurs joutes verbales interminables qui, aux dires des hommes, faisaient trembler le lavoir... Ces palabres éclairaient elles sans doute quelques esprits. Néanmoins, l'apprentissage du corps, s'il y avait, se faisait plutôt par le biais de la camaraderie, le plus grand apprenant toujours au plus petit, histoire d'asseoir son rang : *« c'est surtout avec les copains, enfin les copines qui étaient plus vieilles que moi »* se rappelle Julie. Mais il est clair que de façon générale, durant les entretiens, mes interlocutrices observèrent une certaine pudeur et on comprend volontiers qu'il n'est pas toujours aisé de parler de son corps, surtout à une inconnue. Cela dit j'ai l'impression que le tabou était autrefois si fort qu'il a contribué à minimiser les troubles potentiels féminins, à les banaliser, à les rendre normaux bien que peu dicibles : *« on se le gardait té le mal, on se plaignait pas ! »* confirme l'épouse de Roger à propos des troubles menstruels. De toute façon, tout le monde ici semble avoir appris à taire son mal.

b) Raison, légitimité et fonction du recours aux simples

« Après la guerre, il est sorti un cachet (...) » (Elie)

Je l'ai évoqué à plusieurs reprises, les habitants de Lesponne et Serris ont longtemps vécu au seul rythme des saisons agricoles et ce n'est plus le cas. La période d'après guerre représente un tournant majeur pour l'économie locale : les pratiques coutumières ont évolué suivant ce qui est appelé « le progrès » et les villageois se sont peu à peu adaptés aux changements engendrés par celui-ci. Ils l'ont, pour la plupart, assimilé. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils l'ont subi ou qu'ils ne sont pas les acteurs même de leur adaptation à ces transformations. Mais s'il faut traiter du recours au végétal du point de vue du champ médical, il est obligatoire de dissocier « l'avant » du « maintenant ». Ce chapitre parle encore davantage du passé que du présent puisque nous verrons plus loin combien l'automédication naturelle n'est plus, ou presque, qu'un souvenir.

Au vu des entretiens il se dégage un premier point essentiel. Tous les propos s'accordent à signifier que le contexte de vie d'autrefois, plutôt précaire, est à l'évidence la première raison de l'usage de la nature pour remédier aux maux qui touchaient le groupe.

Cette explication se vaut et prime dans le discours parce qu'à l'heure actuelle on connaît autre chose, la médecine est autre. Ainsi, les pratiques anciennes sont souvent reléguées aux catégories du « non choix », des recettes de bonnes femmes, des archaïsmes médicaux. On comprend que le progrès de la science et ses apports puissent générer ce genre d'argumentations. Considérons d'autre part qu'avec le recul, l'adaptation au monde moderne, à son confort, à ses facilités de soins, les montagnards voient forcément d'un œil plus sceptique les remèdes employés à l'époque. C'est vrai, ils vivaient de façon précaire, mais ils parvenaient quand même à s'en accommoder. « *Nos ancêtres ils avaient pas de sous pour aller acheter à la pharmacie hé ! Alors ils devaient fabriquer sur place (...) quand y a pas d'autres moyens on le fait... on essaye !* ». C'est du point de vue de l'an 2006 que se transforme la perception de cette vie d'époque, des rapports au corps et à la maladie, du recours au végétal comme médicament. Du coup, les processus d'automédication sont expliqués aujourd'hui essentiellement par le fait économique. Comme si l'homme d'autrefois n'avait eu que cette possibilité, « *rudimentaire* » (disent certains), de se soigner par les plantes. Ce qui est en partie plausible. Mais cela ne doit en aucun cas minimiser l'importance, l'abondance et l'efficacité de tels recours bien qu'il faille convenir que la question de la légitimité de la médication traditionnelle ne se posait pas vraiment à l'époque ou se posait en d'autres termes. Par contre, aujourd'hui, il est vrai que nous avons tout le loisir de nous interroger et de comparer... Quoi qu'il en soit, les plantes médicinales constituaient, de fait, les remèdes les plus couramment utilisés car il n'existait guère d'autres ressources que celles offertes par le milieu environnant. Et bien souvent le discours révèle une association spontanée des remèdes végétaux et des remèdes naturels : *miqua pâ*, *lay ferrada**, sinapismes, purge au sel, ventouses, lavements etc... La phytothérapie et la médication naturelle à base d'éléments non végétaux sont généralement deux univers confondus et ne font plus qu'un dans la plupart des esprits. De surcroît, il arrivait par le passé que les gens consultent les guérisseurs, rebouteux et autres apothicaires notoires de leur vallée ou des vallées voisines si, par exemple, leur pharmacopée ne suffisait pas, pharmacopée qui était celle des hommes et des bêtes. Mais c'était là en dernier recours et les témoignages sont plutôt rares à Lesponne, il était toujours préférable de se soigner à la maison, par ses propres moyens excepté dans le cas des vraies maladies, plutôt rares en définitive, qui nécessitaient l'intervention du médecin de famille.

* *Miqua pâ* : lait auquel on ajoute de la mie de pain écrasée, le tout est bouilli puis tiédi. La pâte obtenue sert de remède externe contre les abcès. *Lay ferrada* : autrefois on chauffait un bout de ferraille, plus exactement on le faisait rougir puis on le trempait dans du lait sucré. La boisson était préconisée pour ses apports « en fer » et pour ses propriétés réputées fortifiantes. *Sinapismes* : cataplasmes farine de lin et moutarde (*moustardou*), pour les affections des bronches.

Mais n'oublions pas qu'il fallait parfois des heures voire des journées entières avant que celui ci n'arrive... A ce propos, Roger compare la vie d'antan en montagne à l'image qu'il se fait de celle des pays en voie de développement, d'après ce qu'il entend et voit au travers de son petit écran : l'expression du caractère relativement universel des pratiques et des moyens médicaux qui caractérisent les sociétés traditionnelles.

Les moyens matériels de l'époque étant effectivement limités et même si les montagnards étaient, et sont encore, « *forts comme des cailloux* » (André), une pharmacopée valléenne existait bel et bien et s'avérait indispensable, toute relative soit elle. Une pharmacopée locale qui fait d'ailleurs écho à des pratiques plus ou moins largement répandues dans les vallées voisines, en témoignent les grilles récapitulatives des enquêtes de 1999. Partout où croissent les même types de végétaux il est possible de relever des pratiques similaires, tout au moins des variantes. Pensons aux usages de l'ortie, de la chélidoine, du chou, de la guimauve etc.... Cela dit, c'est une véritable fierté pour mes interlocuteurs que de se rappeler leur autonomie dans les affaires médicales : « *ils se suffisaient à eux même* » me dit Elie, admiratif. En effet, cette autonomie d'autrefois, c'est aussi un pan de leur identité historique.

Les remèdes, « *on pouvait se les faire soi même* ». Les gens y voient là des atouts pratiques et économiques. A ce sujet, certaines plantes, notamment le chou, grâce à leur polyvalence en matière de soins (coups de soleil, rhumatismes, épanchement, troubles menstruels...) sont justement dites « *économiques* ». Le « bien se nourrir » est d'ailleurs le premier des remèdes contre la maladie et les végétaux dont on connaît les vertus sont, très souvent, intentionnellement intégrés aux mets les plus divers. Cela aussi est économique... une prévention du quotidien, une attention au corps. La limite entre curatif et préventif est d'ailleurs toujours assez floue. Les jardins se parent donc de multiples plantes, certaines ayant cet avantage d'être des végétaux « deux en un », alimentaires et médicinaux. En outre, on peut constater qu'il persiste en ces vallées une réelle confiance dans les remèdes anciens : si les enquêtes tiennent à signifier que la vie était fort rude, tous rendent compte par là même de la longévité et du bien être de leurs aïeux.

Mais tous savent aussi que si la maladie était trop importante on en mourait : jadis, point d'hôpital. A l'unanimité les enquêtés conviennent donc de l'utilité de la médecine moderne. Tout dépend du contexte précisent-ils : « *quand on a des maux importants, moi je crois qu'il faut avoir recours à la médecine savante comme vous dites, pour les opérations et tout ça, y a quand même des progrès (...) la médecine à base de plantes c'est bien aussi je pense quand on n'est pas trop malade* » pense l'épouse de Didier. Jean Marie pour sa part se

méfie de la médecine moderne : « *Il faut faire attention, y a un peu de commerce (...) les médicaments, plus tu te traites, plus tu t'empoisonnes* ». Aimée confirme, « *ils nous ont rajouté des trucs chimiques, peut être que ce qui nous guérit un truc ça en démolit un autre* ». Cela dit, Jean Marie admet aussi que « *si c'est trop, trop douloureux, il faut aller voir le docteur quand même hé, parce que les plantes bon c'est une chose ça mais les effets sont plus longs aussi* », mais il ne démord pas, « *si tu connais les plantes, tu peux arriver à te soigner pas mal de choses* ». Nombreux sont les informateurs qui parlent de cette patience, évoquée ici, qu'il est nécessaire d'observer lorsqu'on se soigne avec les plantes : « *il faut du temps* » disent-ils : le temps aussi est une des conditions qui aiguille prévention et guérison dans l'univers de la phytothérapie.

Il n'en reste pas moins que certains de mes interlocuteurs n'ont pas toujours été convaincus du bienfait des plantes même si, encore une fois, ils n'avaient pas d'autres choix. Et si certaines pratiques demeurent à ce jour on a parfois l'impression que c'est l'habitude qui les entretient plus que la conviction. A la question de l'efficacité, Basile est peu loquace, « *oh, on le fait...* ». Jeannette, elle, n'est pas vraiment « *tisanière* », elle s'est évidemment servie de quelques plantes et a vu ses parents préparer certains remèdes (qui l'ont guérie quand elle était enfant) mais elle est à peine convertie. Son « *rythme* » et sa force sont les clefs de sa santé. « *Je n'ai pas su que ça avait donné des résultats* » dit-elle à propos des frictions à l'ortie (rhumatismes) et quant à la chélidoine qui est sensée soigner les verrues, Jeannette l'a « *vu faire sans succès* ». L'ancien instituteur de Beaudéan, au contraire, vante les mérites de cette papavéracée bien qu'il émette quelques réserves quant à l'utilisation « populaire » des plantes, peut être par ignorance. Il fait davantage confiance aux savoirs du pharmacien et de « *l'apothicaire* » qu'à ceux du commun des mortels. Et à propos du recours aux plantes c'est à eux que l'instituteur fait d'emblée référence : « *dans les plantes médicinales c'était surtout les pharmaciens, trois connus et très importants* ». A l'époque, les trois et seuls pharmaciens de Bagnères... Quoiqu'il en dise, je doute que les gens de Lesponne et de Serris aient eu souvent l'opportunité de consulter ces savants messieurs tandis que lui, habitant du bas de vallée, presque la plaine pour qui vit vers le Chiroulet, bénéficiait sans doute d'un accès plus direct à cette médecine « officielle ». Toujours est-il qu'il hiérarchise les savoirs et, dans cet esprit, les médicaments modernes sont pour lui gage de qualité et d'efficacité alors que la phytothérapie est chose plus aléatoire. Il y a là une perception du médical qui n'est pas majoritairement partagée dans la vallée. On peut penser que sa situation professionnelle l'a quelque peu éloigné du rapport au naturel, l'inclinant à faire confiance à la science plutôt qu'aux usages traditionnels. Ce ne sont là qu'hypothèses car l'instituteur demeure toutefois

très au fait de la culture paysanne pour en être issu : « *on pouvait pas se soigner, il n'y avait pas tous les produits pharmaceutiques que l'on connaît maintenant (...) on se débrouillait, on faisait comme on pouvait* ». Et il ne manque pas de nuancer son discours en pensant aux méfaits de certains de nos traitements actuels et à la regrettable absence de l'automédication : « *oh, maintenant, on va chez le docteur, aussitôt assisté !* ». Aussi, force est de constater que, dans l'ensemble, les informateurs ne se risquent pas à dire de la médecine par les plantes qu'elle n'est pas efficace et bien qu'ils n'en usent plus ou peu, elle le demeure à leurs yeux car sans elle, certains n'auraient sans doute pu me recevoir. Et si certains disent que de toute façon, « *t'y crois ou t'y crois pas* », tous ont pu constater, à moment donné, les bienfaits des simples.

Concernant le recours aux médicinales « sauvages », rappelons tout d'abord que ces dernières ne se cueillent pas n'importe quand et n'importe comment. Autrement aucun intérêt, la plante peut ne pas avoir les vertus escomptées. En même temps j'ai remarqué comme il est dit dans le rapport de 1999 que les « *lieux de récoltes et l'époque de collecte ne répondent pas toujours à des codes très précis* ». La gentiane, je l'ai évoqué, se récolte en fin d'été, l'arnica en juin, le tamier commun (*respounchous*) en tout début de printemps, quant au tilleul, il doit être ramassé « *avant que ses fleurs ne tombent* ». La récolte du tilleul répond donc à une appréhension phénologique de la plante. D'autres fois, ce sont les travaux ou les déplacements qui décident de la récolte ou encore les urgences. Généralement, suite au ramassage, fleurs, feuilles ou racines des simples sont mises à sécher sur des journaux, dans des cageots, souvent à l'abri de la lumière et dans des endroits bien secs. Soit on les laisse sur place et on vient en chercher un peu si besoin, soit on les conserve dans des bocaux ou des petits cartons. Des bouquets de médicinales sont également suspendus dans les greniers ou les arrières cuisines, attendant que des mains expertes viennent rompre leur léthargie. Les mamans et les grand-mères ont là un rôle essentiel. Au plus près de leurs proches, ce sont elles qui, la plupart du temps, préparaient les différents remèdes. Préparations que l'on faisait avec ce dont on disposait. A titre d'exemple, pour une macération, « *on faisait avec l'huile qu'on avait !* » dit l'épouse de Roger. Les recettes évoluaient ainsi au gré des situations et de l'époque de préparation du médicament. Mais on connaissait la plante tandis que désormais, qui connaît vraiment la nature de la gélule qu'il absorbe ?

En outre, certaines plantes constituaient parfois la réponse à plusieurs maux ou symptômes et c'est là la différence fondamentale avec la médecine moderne : aujourd'hui, à un mal un médicament. D'autres fois, les caractéristiques de la plante décidaient de ses vertus même : odeur, amertume, aspect... Lieutaghi de dire « la saveur du remède est un indice

important de ses attributions » (p154, 1986). « *C'est très amer mais c'est efficace* » précise une grand-mère à Serris à propos de la gentiane : notons bien ici l'importance et la récurrence de ce type de symbolique et de correspondance dans la médecine traditionnelle.

Dans les enquêtes, il est aussi quelques exemples de « retour à la plante » ou de rapprochement des médecines parallèles : c'est ainsi que l'on a recours aux guérisseurs, homéopathes ou autres acupuncteurs. Ces démarches, bien que sporadiques (Jean Marie, Mme Aimée), sont justifiées par le fait que les informateurs en question déplorent l'attitude des généralistes et des spécialistes qui se refusent parfois à proposer des alternatives « non officielles » qui ont pourtant fait leurs preuves : « *les docteurs n'en marquent pas té de tout ça, c'est des chimistes maintenant* ». Notons que les paysans, avec leurs propres méthodes, ont longtemps passés pour primitifs aux yeux des savants et des citadins. Ils portent encore aujourd'hui en certains lieux le stigmate de pratiques longtemps qualifiées d'irrationnelles, de folkloriques, quand elles n'étaient pas sorcellerie...

Plus concrètement les plantes permettaient la fabrication de remèdes à usage externe ou interne. Il semble (Denise Delcour a remarqué la même chose dans le Briançonnais) que les montagnards avaient recours aux soins externes pour des affections bénignes ou contextuelles alors que les médications internes concernaient davantage les maladies ou les atteintes plus conséquentes, même si celles-ci n'étaient pas réellement déterminées. A Lesponne, en général, on dit de la plante qu'elle est « *bonne pour* », elle est accompagnement, elle n'est pas « *bonne contre* », « comme si l'appréhension populaire de la propriété des remèdes reposait moins sur l'antagonisme que sur l'idée de complémentarité ». (Lieutaghi, p270, 1986). Par ailleurs, les valléens insistent sur le fait qu'avec la plante médicinale, il ne faut pas être pressé. Les effets escomptés ne sont pas uniquement attribuables aux pouvoirs des plantes, ils sont le résultat même de la façon dont on les pense.

Remèdes à usage externe	Remèdes à usage interne
Cataplasme (feuilles, mélanges pâteux), emplâtres	Infusion (feuilles, fleurs) « <i>les tisanes</i> »
Partie ou suc de la plante apposée sur une affection (verrue, brûlure, abcès). Port sur soi de la plante elle-même (ex. collier de gousses d'ail contre les vers) ou plante à proximité de soi (ex. sous les draps)	Décoction (feuilles, fleurs, mais plus souvent racines)
Macération (feuilles, fleurs, racines, dans eau, huile ou alcool) puis application sur plaies, brûlures, coups...	Gargarisme (après infusion ou décoction)
Tampons imbibés (avec infusion de telle ou telle plante, ex. soins des yeux)	Macération puis boisson (gentiane)
Bains (eau et plantes, parfois ajout de sel)	Mets culinaires

Tableau récapitulatif des remèdes à usage externes et internes, Lesponne et Serris

Enfin, l'usage de la nature participait au maintien du lien social : la question a déjà été évoquée plus haut mais rappelons en effet que les paysans s'échangeaient les remèdes, les recettes et les plantes cultivées ou sauvages. Entre voisins, l'entraide était de mise et chacun avait quelques conseils à donner à son prochain. Le village tout entier pouvait se sentir profondément concerné par la maladie d'une seule personne, promiscuité oblige. L'épouse d'Aimée se souvient quand Jean Marie lui a porté du bouillon blanc afin de soulager son entorse. Sans lui, elle aurait souffert bien plus longtemps. Elle ne connaissait pas plus la plante que ses vertus mais se réjouit encore de son efficacité.

III. Les grands maux, **les plantes qui les soignent**

1. Médecine humaine

a) Plantes du bien être général

L'attention au corps, son écoute, sont choses récurrentes dans les propos de nos informateurs. Ces derniers utilisent bon nombre de plantes (parfois quotidiennement) qui les maintiennent en « bonne santé », qui contribuent à la prévention des risques, qui les soulagent après de rudes journées, en bref qui entretiennent leur bien être général. Plusieurs catégories de plantes jouent ce rôle.

Déjà évoquées, les plantes purgatives et dépuratives sont très usitées même si elles sont confondues. Elles peuvent l'être en cures de saison ou en simple et unique prise. La cure étant quand même le mode de traitement le plus courant. Tout le monde sait que l'alimentation des montagnards est plutôt riche et c'est un des moyens de résistance au froid mais, au terme de longs hivers, cette nourriture a pollué le corps. Il est donc très important de purger ce dernier, de le dépurar, de l'assainir. Ainsi peut-on prétendre le solliciter à nouveau. Ce que l'on assainit c'est avant tout le sang. Cette « purification sanguine » s'effectue presque toujours, comme ritualisée, lors des saisons transitoires que sont le printemps et l'automne. Et ce sont surtout les hommes qui s'y adonnent. Dans la vallée, on retrouve fréquemment la gentiane jaune (décrite plus haut) qui permet de se « purifier » à chaque solstice. Le grand-père de Jean Marie quant à lui, prenait chaque mois de la « *tisane d'écorce de bourdaine* », c'était coutume. La bourdaine, officinale depuis le XIX^{ème} siècle, est reconnue pour ses propriétés purgatives (sur les intestins) et cholagogues (favorise la sécrétion biliaire). « *Et puis on prenait de l'huile de ricin de temps en temps* » (Didier), ce breuvage étant un purgatif léger aussi notoire que détesté. Jeanne Soust rend compte de ces mêmes emplois en Béarn.

Dans cette idée d'entretien du corps, d'élimination des impuretés, on retrouve à Lesponne de nombreuses plantes diurétiques. Presque tous les enquêtés en ont fait usage à moment donné. La pratique la plus connue est bien sûr l'infusion de queues de cerises. « *C'est bon pour uriner* » nous dit Basile. Ces pédoncules sont utilisés depuis des siècles dans la médecine populaire. Infusés, ils stimulent l'élimination aussi bien urinaire que digestive. « *Oui, on faisait sécher les queues de cerises mais les cerisiers sauvages hé ! Y en avait beaucoup à l'époque, maintenant y en a pas non, y en a moins* » : une fois de plus, Aimée et son épouse confèrent au végétal sauvage des vertus bien plus grandes qu'au végétal domestique. Julie, elle, croit se souvenir que l'usage des queues de cerise était plus fréquent chez les hommes que chez les femmes et il est vrai que les rites de « dépurarion » des fluides

et des organes semblent être plus courants parmi la gente masculine. Sans doute accumulent-ils davantage d'impuretés. Juliette précise enfin que ces queues de cerise étaient « *même ordonnées par le docteur* », d'autant plus convaincue qu'elle est de l'efficacité du traitement. L'infusion de fleurs de bruyère, moins réputée, a pourtant les mêmes propriétés. Elle est « *diurétique en tisane* » mais elle est plus puissante, il ne faut donc pas en abuser. Maurice, l'ancien instituteur, est le seul à connaître les propriétés diurétiques du chiendent. Il aurait vu faire des infusions de ses racines mais il est possible de les utiliser en décoction. Le chiendent est effectivement un excellent protecteur des voies urinaires. En agissant comme diurétique et émollient, il prévient celles-ci des infections et des irritations. Le pissenlit est également cité mais peu d'enquêtés l'ont utilisé pour ses propriétés drainantes. Celui-ci est essentiellement consommé en salade et constituait davantage une denrée alimentaire de substitution et d'appoint. Par contre Roger et son épouse ont entendu à la télévision que le pissenlit contient beaucoup de vitamine C, ils sont d'autant plus ravis d'apprendre qu'en le consommant ils gagnent en apports énergétiques. Jean Marie, encore lui, se souvient de l'orge : « *L'orge on en faisait de la tisane, autrefois ils en faisaient du café, ils faisaient griller un peu (les grains) et ils faisaient le café avec ça hé, et c'était diurétique, ça te faisait pisser et ça te faisait pas autant de mal que le café qu'on prend maintenant hé* ». Cette pratique semble peu répandue, peut être l'a-t-on oubliée. Pourtant, la médecine moderne indique l'orge dans les cas d'inflammation des voies urinaires. « *L'infusion de poils d'épi de maïs* » est un autre remède diurétique cité. Autrement dit, on infuse les styles de la fleur femelle (« *poils* » ou « *barbe* ») dont les propriétés drainantes sont tout à fait avérées.

Une bonne circulation du sang est synonyme de bonne santé. Je l'ai précisé, le sang est le fluide corporel auquel on prête une attention toute particulière. Dans les esprits sa consistance détermine l'état général du corps humain. Bien des malaises sont attribués à sa potentielle souillure, à son épaississement. C'est pourquoi il faut veiller à maintenir sa fluidité, à « *l'éclaircir* » me dit-on. Je l'ai évoqué, la gentiane jaune y contribue. Mais l'ail est sans nul doute aux yeux de nos interlocuteurs la plante cultivée qui joue ce rôle et c'est chose établie depuis fort longtemps dans tous les recueils de phytothérapie et dans la pratique populaire. Véritable aliment-médicament, l'ail est utilisé depuis l'Antiquité aussi bien comme condiment et légume qu'à titre thérapeutique. Stimulant et aphrodisiaque très prisé par les Grecs et les Romains, antiseptique et vermifuge au Moyen Age, l'ail continue, à juste titre, à jouir des faveurs de la médecine populaire. Ici à Lesponne femmes et hommes le savent, il est « *bon pour la circulation du sang* » et ils le consomment aisément bien qu'il soit moins cultivé qu'autrefois.

Il va également de soi qu'on ne brusque point l'appareil digestif et qu'on facilite son fonctionnement. Les « *tisanes* », comme disent mes informateurs, sont les remèdes les plus employés pour ce faire. La camomille vraie ou matricaire fait partie des plantes digestives les plus consommées, et ce partout dans les régions tempérées. Sur dix neuf entretiens enregistrés, quatorze personnes l'ont mentionnée. Elle ne pousse pas en haute altitude mais on la retrouve à Lesponne, soit elle y est spontanée, soit on la cultive. Certains se la procurent en pharmacie. « *On la cueillait à la fin de l'été, on l'attachait et on faisait un bouquet qu'on faisait sécher à l'ombre* » (Didier), puis ce sont ses fleurs que l'on infuse pour soulager les « *indigestions* », « *les douleurs d'estomac* », pour stopper les vomissements ou, à forte dose, pour les provoquer. La camomille est très amère, on la boit parce qu'il le faut mais son goût ne plaît guère. Les gens du pays connaissent aussi les infusions digestives de serpolet, ce « *thym sauvage* » que l'on cueille en altitude, par exemple « *sur les rochers, en haut du Monné* ». Et plus on le ramasse haut, plus il est parfumé : encore et toujours cet idéal de l'altitude et du sauvage... La mélisse, elle, présumée eupeptique par les trois personnes qui en ont parlé, est moins connue pour ses infusions que parce qu'elle entre dans la composition de la fameuse Eau de mélisse des Carmes Boyer (préparation associant les vertus de quatorze plantes et de neuf épices), l'un des plus anciens produits vendu en pharmacie. En fin de repas, pour mieux digérer, d'autres boivent une infusion de feuilles de menthe qui, par la même occasion, « *rafraichit l'haleine* ». Tous nos interlocuteurs s'inquiètent aussi pour « *leur transit intestinal* », mieux vaut être « *léger* » pour effectuer les durs labeurs. La pomme et la prune sont appréciées pour leurs propriétés laxatives légères et Jean Marie affirme que « *manger une pomme tous les matins promet une longue vie* ». La pomme : le fruit du bien être, mères et grands-mères l'ont souvent répété. Jeannette quant à elle « *incisait le pruneau, le mettait à cuire, le laissait et le buvait* » et elle « *y ajoutait parfois du vin et du sucre* ». Cette boisson lui évitait tout problème de constipation. On conseillait aussi l'huile de noix du temps où l'on en produisait encore dans la vallée.

Toutes ces préparations sont davantage considérées pour leur valeur prophylactique que pour leur intérêt thérapeutique. En outre, leur emploi semble être une habitude. Aussi, après chaque repas ou avant de se coucher, la « *tisane* » se concocte pour parfaire à l'harmonie du corps et de l'esprit. Les informateurs accordent beaucoup d'importance à cela. Bien mérité, le repos de fin de journée s'accompagne d'ailleurs de très notoires infusions... Ainsi retrouve t'on le sempiternel tilleul, aux nombreuses vertus, souvent considéré apaisant à l'image de sa congénère la verveine officinale. Deux plantes qui sont utilisées indifféremment en infusion du soir, qui aident à prévenir les insomnies, « *ça fait pas de mal avant d'aller se*

coucher » dit-on à propos de la verveine et le tilleul est bon *« pour les gens qui sont énervés »*. Tilleul qui doit être cueilli, comme je l'ai précisé plus haut, *« avant que ses fleurs ne tombent »*. Nous verrons par la suite quels sont ses autres emplois. Quoi qu'il en soit *« on faisait une grande provision de tilleul, mais ça c'est connu de tout le monde...on allait couper les branches des tilleuls (...) on les faisait sécher dehors dans les toiles dans lesquelles on mettait le foin, et puis après on les rentrait et on les mettait au grenier, mais on les faisait sécher dehors »* (Marcellin). De temps en temps, Marcellin boit son infusion de feuilles de frêne, *« tisane du soir »* qu'il présume être calmante et qu'il a toujours connue dans la pharmacopée familiale. Il en ramasse très fréquemment et les fait sécher en vue de les stocker. Consommée le soir, la laitue promet également une douce nuit : *« il y a de l'opium un peu »* nous dit Jean Marie. Cet usage est d'ailleurs connu en d'autres lieux, il est par exemple cité en Couserans. Tout comme la fleur de coquelicot infusée qui, selon nos informateurs, faisait souvent partie de ces mélanges soporifiques achetés chez l'apothicaire. Pour tous, il est donc très important de bien *« récupérer »*, le corps doit reprendre des forces pour assumer le labeur quotidien. Après une dure journée de travail, les montagnards se plaisaient aussi à tremper leurs pieds dans des bains salés auxquels ils ajoutaient des feuilles de noyer. Leurs membres inférieurs s'en trouvaient soulagés et cette mixture revigorante stimulait la circulation sanguine. Autant de plantes, parmi les plus couramment employées, qui permettaient ce bien être, si indispensable à la survie du groupe.

b) Coups, blessures et autres affections bénignes

Les travaux de la maison ou de l'extérieur exposaient forcément nos interlocuteurs à des incidents de parcours. Manipulant des outils, des machines, évoluant quelquefois dans des milieux hostiles, tous ont eu à panser quelques blessures. Ces traumatismes sont d'ailleurs parmi les plus fréquents, quel que soit l'âge, quelle que soit l'époque, la saison chaude étant quand même la saison des coups et des plaies. Ces affections ne nécessitant pas le concours du médecin, sauf gravité extrême, les plantes médicinales constituaient alors une fois de plus les recours d'urgence puisque les plus directement accessibles.

L'arnica, que j'ai décrite précédemment, contribuait donc à soulager coups et ecchymoses et elle permettait autrefois le soin des plaies (fleurs macérées ou onguent pharmaceutique). Le lis blanc cultivé, lui, était apprécié aussi bien pour ses atouts esthétiques et symboliques* que pour ses propriétés thérapeutiques et la place qui lui est faite dans médecine populaire semble très ancienne. Les femmes l'affectionnent tout particulièrement

mais cette fleur légendaire est bien connue dans la vallée au même titre que le lis des Pyrénées auquel on attribue les mêmes propriétés. Ce dernier, endémique, est actuellement protégé. Le lis blanc est antiseptique. Dans la vallée, comme dans bien d'autres endroits, il était employé pour la cicatrisation des plaies et des brûlures.



Lis des Pyrénées



Lis blanc

*« Il a pour berceau le Moyen-Orient (...), il est connu depuis la plus haute Antiquité : il figure parmi les signes allégoriques de l'Égypte des pharaons ; le roi Salomon compare une jeune fille au « lis de la vallée » (...) En hébreu, le même mot schschan désignait à la fois le lis et la couleur blanche, ce qui a donné le prénom « Suzanne » ; les Grecs l'appelaient « la fleur des fleurs » et en faisant des nappes aussi précieuses qu'éphémères en cousant les pétales bout à bout ; les Romains en tiraient le plus répandu des nombreux parfums dont ils usaient à profusion, le lirimum ; quant à l'Eglise, elle l'associa à la Vierge Marie, elle aussi image de majesté et de pureté, d'où la place qu'il occupe dans la décoration des églises et dans les processions » Jean Palaiseul, Nos grands-mères savaient, 1995.

On se souvient des « *potions dans l'eau de vie* » qui étaient « *bonnes pour les coups* ». Effectivement les pétales de lis étaient mis à macérer dans des flacons d'alcool et on en usait dès qu'un petit accident se produisait. D'autres remèdes avaient pour base la macération dans l'huile et nombreux vanta leurs mérites. Pour soulager les coups, Jean Marie se sert également des fleurs de souci. « *Je ramasse les fleurs de souci (il prend une fiole dans l'armoire), ça c'est du souci, du souci y a de l'arnica et quand vous avez un coup ou n'importe quoi... mais ça je le fais avec de l'eau de vie (...) qu'on distillait nous, à l'époque, et bé là tu te fous un coup de tampon, tu n'as jamais de bleu ! Ça adoucit, ça doit dissiper* ». Le souci, ou calendula, est effectivement anti-inflammatoire et anti-œdémateux, il est cultivé la plupart du temps. Mais, timidement, voici qu'Elie pense à un autre cicatrisant : « *je sais pas comment vous dire... comment il faut que j'explique... vous avez l'urine par exemple, c'est antiseptique, s'ils se blessaient en montagne pareil ils mettaient de l'urine en premier, on le trouverait bizarre maintenant* ». Denise Delcour a eu vent de pratiques similaires dans le Briançonnais et l'urine a toujours été réemployée par l'homme.

Il serait dommage ici de ne pas citer le miel qui n'est certes pas une plante mais qui, parce qu'il est un « *concentré de plantes* », n'en est pas moins important dans la pharmacopée valléenne. En effet, dans les entretiens, beaucoup d'hommes et de femmes s'en réfèrent à cette substance aux mille vertus. Lui aussi est prescrit pour apaiser les brûlures, pour cicatriser les plaies (celles des êtres humains et des bêtes), il aide à faire sortir les échardes, il panse les escarres et les crevasses. Le miel paraît être un remède indispensable. Je citerai plus avant pour quelles autres affections il est utilisé.

A défaut de tout cela, si coup il y avait, c'est l'eau fraîche du torrent et une pierre qui faisaient office d'antalgiques... « *Oh hé on y mettait de l'eau froide, très froide avec une pierre calcaire, un caillou tout plat qu'il fallait presser* » pour ne pas que ça enfle. Et enfin, entre autres coups, il y avait celui de soleil, qui donne mal à la tête et qui provoque parfois des fièvres et des étourdissements. Le cataplasme de feuille de chou était une fois de plus le remède adéquat. Appliqué sur le front, il permettait de soulager les « *chaleurs* ». Pour se prémunir de l'insolation, les femmes appliquaient également sur leurs têtes une feuille de ce chou miraculeux qu'elles recouvraient ensuite d'un chapeau. Mais qui ne connaît pas l'astuce du verre d'eau renversé sur un linge plié qui, posé sur la tête, permet de « *faire sortir le soleil* » ?

Constamment on retrouve cette coexistence remèdes végétal/remèdes naturels de fortune, ces derniers constituant la quasi-totalité de la pharmacopée traditionnelle locale.

En montagne, il n'est pas rare non plus de trébucher, de se « *fouler la cheville* », de se « *tordre le bras* », de se « *faire une entorse* ». Afin de soulager ce type de traumatismes il existait, là encore, quelques astuces. Le bain chaud auquel on ajoute du gros sel dont j'ai entendu parler à Lesponne est de renommée internationale... Mais il est deux végétaux dont Jean Marie fait usage : le bouillon blanc et le lierre (*ierra*). Le premier il sait où le trouver et comment préparer le remède adéquat : « *vous le ramassez (feuilles), vous en faites de la tisane, faire bouillir, bouillir et vous faites des compresses avec ça* ». Ce personnage préconise également « *une certaine catégorie de lierre qui est très bon pour les entorses (...) mais y a des lierres rampants, y a des lierres, y a plusieurs variétés (...) moi je m'étais fait des compresses aussi avec du lierre dans cette jambe* ». Il n'en dit pas plus sur ces variétés de lierre qu'il distingue mais à priori on peut penser qu'il a utilisé le lierre commun (*hedera helix*). En tous cas, c'est, entre autres, avec ces fameuses compresses qu'il s'est remis du terrible accident de tracteur qui lui a broyé la jambe. Il conserve aussi des fleurs de guimauve dans une boîte à sucre et, à son avis, cette plante « *fait des miracles* ». Il en indique donc « *pour les entorses (...) mais c'est la racine ! Alors cette racine c'est comme une espèce de racine douce (...) vous faites bouillir, bouillir ça, ça fait comme une espèce de tisane, comme une espèce de colle et vous vous faites des compresses avec ça, c'est sensationnel !* ». Autant de pratiques efficaces pour traiter de ces souffrances qui sont parmi les plus ordinaires.

Elie et Ronan sont les deux seules personnes à avoir mentionné le millepertuis comme remède aux brûlures. Le premier connaît la macération des fleurs dans l'huile qui forme une mixture que l'on applique ensuite sur les parties brûlées, le second se sert de l'huile essentielle de millepertuis qu'il achète en pharmacie. Si cette plante est une médicinale très employée en Europe, il semble que ce ne soit pas le cas dans le Haut Adour. On ne manque pourtant pas d'en croiser.

Pour soulager les maux de dents nos interlocuteurs ont plusieurs ressources. La mauve sylvestre et la guimauve officinale* (*guimauva*), très réputées, sont employées indifféremment pour calmer ce genre de douleur (elles appartiennent à la même famille). On utilise leurs fleurs ou leurs racines. Des premières on fait infusion, des secondes, décoction. Deux boissons calmantes qui, dans ce cas, sont plus souvent gargarisées qu'ingérées. Dans ces préparations, on trempe quelquefois un bout de tissu qui sert ensuite de tampon applicable directement sur les parties douloureuses.

*La guimauve officinale, adoucissante et émolliente, est également utilisée pour apaiser les crises d'hémorroïdes. Encore une fois, on imbibe quelque étoffe dans une décoction de ses racines que l'on applique ensuite là où sévit le mal.

Jadis, il arrivait également que le pharmacien délivre des graines de pavot (papaver somniferum) qui permettait de taire les souffrances causées par les caries et Aimée se rappelle en avoir introduit dans ses dents trouées. Il se réjouit encore de leurs effets anesthésiants. *« Le souci c'est bon aussi, vous avez une gencive qui vous fait mal ou n'importe quoi, vous lavez un peu ça, des badigeonnages et tout ça, c'est bon, ou même avec un tampon »*, voici donc un autre usage du souci que prodigue notre savant Jean Marie...

La camomille est une médicinale polyvalente et sa réputation n'est plus à faire. Grâce à ses actions antiseptiques et anti-inflammatoires elle adoucit les yeux dans le cas d'une conjonctivite aiguë. Cette affection est très souvent mentionnée dans les entretiens et la camomille est la plante remède dont on faisait tout spécialement usage. Les valléens faisaient *« tremper un peu de camomille (capitules fleuris) »* et se lavaient les yeux. Certains parlent de *« bains d'yeux »*. Les parents de Maurice, eux, soignaient leurs yeux avec des fleurs de sureau, *« on faisait bouillir, on faisait des bains (...) on tamponnait avec un coton (...) c'est une décoction. Je revois à la maison y en avait suspendu au grenier, séché, qu'on utilisait, que mon père et ma mère utilisaient pour soigner les conjonctivites et les inflammations des yeux »*.

Pour lutter contre l'anémie ou le manque de fer, l'ortie dioïque (*urtiga*) était le végétal le plus prisé. Il l'est aussi pour bien d'autres maux, ce que nous verrons plus loin. Tous conviennent de son efficacité : *« Ah l'ortie c'est bon ! Y a du fer dans l'ortie, on en a eu fait de la soupe »* (Aimée) ou encore, *« l'ortie c'est fameux, ça donnait du fer pour les gens qui manquent de fer ou qui font de l'anémie »* (Jean Marie). Pour ce faire elle est le plus souvent cuisinée.

Les remèdes anti-diarrhéiques quant à eux étaient souvent alimentaires. Il fallait avant tout s'hydrater : tisanes, bouillons, eau de cuisson de riz ou de féculs etc. ... puis une diète franche s'imposait. Mais on connaît un autre breuvage à Lesponne : *« tu prends une grosse cuillère de farine de blé, tu la mets dans un verre, une grosse cuillerée de sucre, tu délaies ça et tu bois, ça te fais comme une espèce de colle, ça te retapisse les intestins »*.

Enfin, pour les cas de cystites ce sont les graines de lin qui était parfois employées. Le lin qui, rappelons le, était une des cultures principales de la vallée. Jeannette les faisait *« cuire un peu après avoir laissé tremper »*, puis elle buvait. *« On avalait même la graine ! »* dit-elle. Autant de remèdes qui, de nos jours, pourraient paraître bien désuets. Ils constituent pourtant des recours d'une efficacité remarquable et sont parfois, nous l'ignorons que trop, à la base de nos traitements actuels.

c) Les affections de la peau

Les simples remédiaient aussi aux problèmes de peau, assez fréquents à l'époque. La chélidoine (*erba a verruas*), qui fait partie de la famille du pavot et du coquelicot, neuf enquêtés en parlent quand ils évoquent leurs soucis avec les verrues. Le suc qui s'échappe lorsqu'on casse sa tige a la réputation de faire disparaître les verrues et les cors, d'où son surnom de « plante à verrues ». Le suc de la plante contient plusieurs alcaloïdes toxiques et son efficacité thérapeutique n'est pas prouvée. Toutefois, tous se souviennent l'avoir employée bien qu'ils conviennent que patience est requise avant que l'efficacité soit visible. En effet le traitement par le latex de chélidoine est généralement suivi de guérison au bout de quelques semaines... certains soupçonnent qu'il s'agit en fait de guérisons spontanées. Quand bien même, cette « *fleur jaune qu'on trouve dans les murs* » qui produit un « *petit lait jaune* » était leur « *médicament contre les verrues* ». Certains ne connaissent pas son nom mais ils savent tous la reconnaître. Par ailleurs, afin de faire disparaître ces satanées tumeurs qui recouvraient parfois plus d'un membre, il était fréquent de consulter un rebouteux, un guérisseur ou toute autre personne dotée d'un don. Existaient également quelques croyances rattachées aux végétaux, il en est ainsi de la feuille d'aulne (*ber ou vern*) que l'on enterrait jusqu'à pourrissement : une fois la décomposition naturelle avérée, la verrue devait avoir disparu. Une grand-mère à Serris témoigne encore de l'efficacité d'une telle pratique, sa fille confirme. Un autre raconte : « *pour les verrues par exemple, y en a qui prennent le nom de la personne, ils fendent une pomme en deux, quand elle pourrit, la verrue s'en va, mais c'est pas à chaque fois ça* ». Là encore le symbolique et le magique sont associés à la sphère des médications naturelles et s'ils sont clairement exprimés ici, on les distingue quelquefois en filigrane dans bien des propos. En effet lorsqu'il s'agit de « guérison » il y a bien souvent cette part de secret, de croyance, qui plane sur les récits. Quelque chose qu'on est censé ne plus croire aujourd'hui tant cela paraît peu rationnel, si éloigné de nos conceptions cartésiennes actuelles, mais qui demeure vivace même si peu exprimé.

Pour soigner les abcès on utilisait le souci, le lis blanc, et le miel, déjà décrit. Le souci et le lis blanc macérés tels qu'il a été mentionné plus haut permettait en application directe de faire suppurer l'abcès, de « *le faire mûrir* » jusqu'à résorption. Quant au miel on l'étalait sur l'excroissance. Aimée, apiculteur, défend cette pratique et son efficacité. Rappelons qu'il était également prescrit, en compresses pour soulager les escarres et les crevasses. Les abcès, ainsi que les panaris, pouvait aussi être traités avec la feuille du plantain lancéolé (*costecauat*). Julie nous raconte : « *Quand on avait un abcès, des fois ils attrapaient un*

panaris les gens hé, c'est pas comme maintenant où on est plus propres quand même, avant euh, on touchait la terre (...) alors on allait ramasser une feuille de plantain, vous savez comment c'est, c'est tout petit au ras de terre, la feuille est toute large comme ça et puis quand ça fait la fleur, ça fait un truc comme ça, tout long, tout maigre. On y mettait cette feuille de plantain (...) la feuille dessus et pi on mettait un petit bout de chiffon pour que ça adhère bien et ça faisait du lait vaccin (...) oui c'était efficace ». A Lesponne, le plantain soulageait également les démangeaisons causées par l'eczéma et Jean Marie conseille les infusions de plantain pour guérir les ulcères dermiques. Il sait aussi que les cataplasmes d'oignon font mûrir les abcès. L'époux de Julie, lui, se souvient de l'application du *miqua-pâ*, un autre type de remède : *« on mettait du lait, un peu de mie de pain écrasée comme ça et on le faisait bouillir un peu, on attendait que ce soit tiède et on le mettait sur l'abcès »*. Existe aussi une pratique similaire dans la vallée : on mélangeait la farine de lin à de l'eau et on appliquait la pâte ainsi faite sur les abcès douloureux. La médecine moderne a prouvé les vertus émollientes de la graine de lin. Certains possèdent encore d'autres ressources, qui semblent avoir défié le temps : *« pour faire crever par exemple des abcès, ils écrasaient de l'escargot, un cataplasme avec l'escargot ! »*. Les cas d'utilisation de l'escargot semblent être légion dans l'histoire de la médecine empirico-symbolique.

d) Les maladies infantiles

Ces personnes enquêtées qui nous parlent de plantes médicinales évoquent forcément leurs expériences d'enfants. C'est d'ailleurs essentiellement de mémoire dont il s'agit dans les propos et leurs références en matière de phytothérapie naissent bien souvent de leurs vécus de petits montagnards. En effet ces tout jeunes paysans de l'époque ont vu leurs parents et grands parents s'affairer à trouver remèdes aux maux qu'ils contractaient. Il est quelques atteintes dont on parle très régulièrement, certaines ont laissé de douloureuses traces. En vallée de Lesponne c'est le cas de la coqueluche et de la tuberculose qui affectaient tout particulièrement les enfants. Nous savons évidemment que ces deux maladies, extrêmement contagieuses, favorisent une transmission intrafamiliale. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour la tuberculose, elle était souvent fatale. Quant à la coqueluche, elle pouvait parfois être soignée, ou atténuée. On parvenait effectivement à en amoindrir les symptômes en utilisant de l'eucalyptus acheté en pharmacie, dont on infusait les feuilles dans une grande casserole, laquelle était posée, fumante, au milieu de la chambre des enfants. Ainsi se répandait la vapeur miraculeuse que l'on inhalait. Ainsi fut soulagée la famille de Jeannette. Actuellement

la coqueluche se fait rare en occident. Mais selon un rapport récent de l’OMS, elle tuerait environ 300000 personnes dans le monde chaque année, particulièrement des enfants et des nourrissons.

Par ailleurs, le manque d’hygiène et la proximité avec le bétail favorisaient les infections par les vers et autres parasites intestinaux, notamment le tœnia. A Lesponne, l’ail est la seule plante vermifuge dont on usait. « *On les faisait en collier aux enfants* » nous dit Aimée à propos des gousses. En effet on fabriquait des colliers de gousses que l’on disposait autour du cou de l’enfant. L’odeur, très forte, était censée tuer les vers Dans son *Folklore de France* (Tome troisième, *La faune et la flore*, 1968), Paul Sébillot rend compte de la même pratique en Haute-Bretagne. Elle est d’ailleurs très ancienne et largement répandue à travers le monde. En Egypte, en Inde, on usait du même remède et, chez les romains, le médecin Dioscoride prescrivait de l’ail pour éliminer les parasites du corps. L’ail entre aujourd’hui dans la composition d’antiseptiques pulmonaires, de vermifuges et d’hypotenseurs.

Qui n’a jamais entendu un enfant se plaindre d’un « mal au ventre » ? Et sans médecin, encore que celui-ci ne soit pas toujours le roi du diagnostic, comment savoir de quel mal il s’agit ? Comment l’apaiser ? C’est là que le chou entre en scène, une fois de plus. Plante du jardin aux multiples usages, tant alimentaire que thérapeutique, le chou est de tous les secours. Les mères utilisaient « *une feuille chauffée devant le feu* » sur laquelle elles ajoutaient un peu d’huile puis, en guise de cataplasme, l’appliquaient sur les ventres douloureux. Les informateurs qui s’en souviennent jugent le « *remède efficace* ». Ils savent qu’étant enfants ils ont reçu de nombreux soins à base de plantes mais ce temps là est bien loin. « *Moi tout petit avec ma tante, j’en ai mangé, j’ai bu des tisanes, je sais même pas ce qu’elle me faisait comme tisane* » raconte Aimée.

e) Troubles féminins

Je l’ai déjà mentionné, peu de femmes ont causé spontanément des troubles inhérents à leur identité sexuelle, excepté en réponse à mes interrogations. Ayant tenté d’expliquer plus haut ce que je pressentais sur cette question des femmes, il faudra se contenter ici de quelques maigres données sur les simples indiqués pour les malaises féminins. Malgré tout on peut penser que la plante était tout à fait liée à l’intimité de la femme et qu’elle devait secourir, plus fréquemment qu’il n’est dit, toutes celles qui était abandonnées à leurs problèmes physiques. Lesquels étaient tabous et méconnus des guérisseurs, des médecins ainsi que de leurs propres maris.

La période des menstruations est plus ou moins bien vécue et, de nos jours, il est tout à fait courant pour une femme que d'en parler, du moins dans nos sociétés occidentales (tout est toujours relatif). A Lesponne, les dames que j'ai rencontrées sont peu loquaces sur le sujet puisqu'elles ont pour coutume de taire leur mal. La camomille est la seule plante qui, parce qu'elle était citée pour d'autres emplois, m'a été conseillée comme « *décongestionnant du bas ventre* », sans précision supplémentaire... Ne m'aventurant pas à insister, j'ai cru comprendre par là qu'une infusion de camomille soulage les dysménorrhées. La camomille peut effectivement être prescrite pour ce genre de malaises puisque ses fleurs contiennent des principes actifs anti-inflammatoires. De plus, Julie a « *entendu parler* » de l'armoïse absinthe, « *bonne pour les femmes* », mais elle ignore pour quelle raison. Cette plante est peut être connue par d'autres valléennes, peut être pas, il serait nécessaire de le vérifier. Elle est pourtant assez commune dans nos prairies, souvent près de nos jardins. En d'autres lieux elle est tout à fait considérée par les femmes puisqu'elle est emménagogue, autrement dit, elle permet de réguler le cycle et peut induire une menstruation retardée. Par contre, l'armoïse absinthe est déconseillée lors d'une grossesse, à forte dose elle peut être abortive. Bien que non citées les plantes ayant de telles propriétés étaient sans nul doute connues par certaines, mais devaient rester secrètes, les mœurs d'alors ne permettant cette infamie que représentait l'avortement. Toujours est-il que l'armoïse absinthe demeure un des piliers de la pharmacopée traditionnelle.

Jeannette quant à elle se souvient que les femmes du village se servaient de l'ortie blanche, en vérité lamier blanc, surnommé ortie blanche car les deux plantes, hors floraison, se ressemblent beaucoup et affectionnent les mêmes milieux. Impossible de savoir vraiment si elle-même l'a employé, quoi qu'il en soit elle dit ceci : « *on se faisait des tisanes et ça nous profitait, (...) de tous temps* ». Les recueils de phytothérapie indiquent le lamier blanc pour soigner les leucorrhées et autres pertes vaginales. C'est peut être ce que signifie Jeannette en toute discrétion.

Enfin et c'est toujours notre Jean Marie de Chelle Spou qui témoigne de cela, la sauge officinale était infusée pour les troubles de la ménopause : il est établi scientifiquement que la sauge permet, entre autres, de réduire les gênes occasionnées par les « bouffées de chaleur ». Puis notre homme précise à propos des queues de cerise qu'« *il faudrait en avoir tout le temps et même pour les femmes, parce que ça dégage les reins et tout ça* ». Une autre évocation imagée des traitements féminins.

f) Les maux de la vieillesse

La plupart des entretiens ont été menés auprès de retraités et, puisque j'abordais la question de la médecine par les plantes, on conçoit que mes interlocuteurs aient fait référence à leurs propres souffrances et préoccupations. En l'occurrence, celles induites par le processus de vieillissement. Bien que les personnes rencontrées paraissent en bonne santé, il est des affections qui les touchent, la plus commune étant le rhumatisme. Cette maladie constitue d'ailleurs un vrai problème de santé publique. « Le terme de rhumatisme est utilisé pour définir, de manière assez large, diverses affections osseuses, articulaires ou péri-articulaires (autour de l'articulation), d'origine inflammatoire ou mécanique. Il en existe deux grandes catégories : les rhumatismes inflammatoires, qui peuvent toucher les sujets jeunes et les rhumatismes dégénératifs, dus à l'arthrose, qui apparaissent après la cinquantaine » (Vidal de la famille, dictionnaire médical en ligne). Nos interlocuteurs eux parlent assez indistinctement de l'arthrose et des rhumatismes, mêlant l'un et l'autre. « *C'était pour les rhumatismes ou les névralgies, pour les douleurs... pas l'arthrose non ça n'existait pas, c'est des rhumatismes, l'arthrose ça devait exciter oui mais pas le nom* » nous dit l'épouse de Jean Jacques. Si aujourd'hui nos aînés ont recours à des traitements modernes plus ou moins efficaces, ils se souviennent des soins qui étaient de mise à l'époque et certains pratiquent encore. Les feuilles de bouillon blanc, dont il a déjà été fait mention, faisaient l'objet d'une décoction dans laquelle on trempait un linge qui servait de compresse à appliquer sur les parties douloureuses. L'ortie dioïque est, dans nos campagnes, la plante de référence en matière de traitement rhumatismal même si son emploi en effraie plus d'un. C'est avec ses branches que l'on se frictionne ou que l'on se flagelle afin d'atténuer les souffrances. Mais nous savons tous combien il est risqué de s'aventurer trop près de ce végétal urticant... D'ailleurs, ce que j'ai appris à Lesponne ne concerne pas directement les enquêtés. Ces derniers se souviennent seulement de cette pratique pour l'avoir vu faire par des proches ou des voisins : « *Moi j'ai connu un jeune en bas là, enfin un jeune, il est mort, il l'a été, mais à l'époque quand il était jeune, et bé quand il avait mal au genou et bé il se frictionnait avec les orties et y a une dame, la mère de Liliane, elle a plus de 90 ans, et bé elle venait des fois en vacances chez nous, la première chose qu'elle faisait, elle allait faire le tour des murs, ramasser des orties, elle se frictionnait les genoux, le dos, et partout où elle avait mal (...) elle est encore vivante !* » raconte Aimée. Elie sait aussi que les infusions des sommités de l'ortie sont reminéralisantes, elles contribuent donc à fortifier et à reconstituer les parties osseuses. Les orties, « nous avons coutume d'y voir des ennemies, les plus haïssables des plantes ; il est vrai qu'elles sont

rébarbatives, que les grâces de la couleur, du parfum, leur ont été refusées, qu'elles brûlent dès qu'on les frôle, mais nous leur pardonneront ces disgrâces en apprenant leur innombrables vertus », Lieutaghi, p.325, 1996. L'autre plante particulièrement recommandée pour les rhumatismes est la reine des prés, tout aussi appréciée pour son parfum suave et aromatique. Ses sommités fleuries renferment un ensemble de principes actifs qui lui confèrent des propriétés anti-inflammatoires puissantes utilisées dans le traitement des rhumatismes articulaires. Elle est très commune dans la vallée et Jean Marie pense qu'elle y est meilleure, car moins polluée. Celui-ci, adepte des traitements par les plantes, la conseille vivement : *« je faisais des tisanes et j'en buvais aussi, il ne faut pas en boire comme une vache hé ! Et puis après des compresses, des trucs comme ça, la reine des prés il faut en faire des cures, c'est bon pour les articulations »*. Pour sa part, Jean Jacques se souvient d'une dame qui *« allait, pour ses rhumatismes, se frotter dans l'écorce de ces deux chênes (il désigne les arbres au dessus de sa grange), elle allait embrasser ces chênes, ils sont gros comme ça, ils sont vieux sans doute et bé elle allait se frotter là, c'était quelqu'un de Bordeaux qui lui avait dit, ça lui faisait du bien »*. Il n'est pas étrange d'entendre parler d'une telle pratique bien qu'elle soit souvent reléguée au rang des croyances irrationnelles et douteuses. Pourtant, depuis les temps les plus reculés, femmes et hommes se frottent au végétal ou au minéral, aspirant à la fertilité, à la force, à la guérison. L'écorce du chêne passe pour être astringente et tonique, ces vertus et une bonne dose de conviction ne contribuent-elles pas à soulager quelques souffrances ? Toujours et encore ces entrelacs des croyances et des symboles. Enfin, sur un sentier du Lavedan, j'ai rencontré une dame d'un certain âge qui incisait l'écorce d'un bouleau. Elle m'expliqua qu'elle en récupérait la sève qui, en infusion, constituait un excellent remède contre ses rhumatismes.

Le sujet âgé peut également être atteint d'insuffisance rénale souvent due à un taux anormalement élevé d'urée dans le sang. Cette substance se retrouvant dans les urines, elle est le produit final de la dégradation des protéines d'origine alimentaire. Afin d'en réduire la concentration dans le sang, la phytothérapie traditionnelle dispose de quelques recours et sur Lesponne on connaît les vertus de l'écorce de frêne (rechou), *« le frêne c'est très bon, les tisanes de frêne, d'écorce (...) elle avait de l'urée ma mère (...) elle était foutue, elle était jaune, mais alors comme un citron hé, des douleurs partout (...) un âne en aurait crevé, ça augmentait tout le temps (...) (le radiesthésiste) lui a prescrit des tisanes de toute catégories, des cachets de plantes (...) au bout de, mettons quinze jours, je voyais que le teint avait changé et au bout d'un mois alors, ma parole ! (...) avec des médicaments de plantes et pour l'urée elle avait beaucoup de cette tisane de frêne »*. Il ajoute, *« le bouleau, l'écorce de*

bouleau c'est bon aussi pour l'urée ». C'est d'infusion qu'il s'agit ici mais une fois de plus la posologie n'est pas indiquée précisément. Sont cités par ailleurs un ou deux remèdes à l'hypertension : « l'aubépine, pour la tension artérielle, ça te dilate les vaisseaux, les gens qui ont de la tension, même tout le monde, il faudrait en faire une cure de temps en temps (...) c'est pas toute les aubépines qui fleurissent la même année(...) quand tu montes à Lesponne et ça tu pourras le faire et c'est cette année qu'il va y en avoir, tu arrives là où c'est qu'on décharge le bétail et sur la droite là, y en a une aubépine, tu en as, tu dirais, une chapelle ! (...) tu ramasses les fleurs et tu les laisse sécher à l'ombre et puis après tu les mets dans une poche, tu veux te faire un peu de tisane, tu en prends une petite poignée comme ça et tu te fais une tisane, et ça ils sont pas contaminés hé là ! ». L'aubépine est reconnue, depuis la fin du XIXème siècle, comme un excellent cardiotonique, elle régularise la circulation sanguine. Jean Marie ajoute : « tu as l'ail par exemple, moi je fais un petit peu de tension (...) je m'étais fait une bouteille comme ça avec de l'eau de vie, tu y écrases deux ou trois gousses d'ail et tu les laisses macérer et tu vas mettre, le matin, une dizaine de goutte dans le café et bé, l'ail c'est bon pour beaucoup de choses ! ». L'ail et ses bienfaits... encore et toujours. Puis, concernant les troubles prostatiques, cet homme nous conseille les infusions de fleurs de bruyère. C'est « bon pour les hommes, pour la prostate » affirme t'il et il est vrai que la bruyère a une action relaxante incontestée sur les parois de la vessie et sur la prostate et qu'elle apporte ses bienfaits aux personnes dont les habitudes urinaires sont irrégulières.*

g) Sphère ORL, états grippaux : les plantes du froid

De par leurs activités, les paysans bravaient les intempéries et le rude climat montagnard. Travaillant sans répit ils étaient sujets à de nombreuses affections respiratoires et grippales. Le « refroidissement » ou le « coup de froid » étaient les maux que l'on redoutait le plus car on les contractait souvent. Le froid est l'ennemi de la société montagnarde. « Il ouvre « la porte du corps » et crée la brèche dans laquelle tous les risques de malheur vont s'engouffrer » (Denise Delcour, p122, 2004).

* « Déjà en 1565, le médecin siennois Matthioli écrit : « Si on perce le tronc du bouleau avec une tarière, il en sort une grande quantité d'eau laquelle a grande propriété et vertu à rompre la pierre tant aux reins qu'en la vessie si on continue d'en user (...) ». Et trois siècles plus tard (...) le chirurgien militaire et inspecteur général du service de santé des armées de Napoléon, déclare : « (...) C'est un remède précieux dans les affections rhumatismales, dans les reliquats de la goutte, dans les embarras de la vessie et dans une foule de maux chroniques contre lesquels la science médicale est si sujette à échouer » ». Palaiseul, p87, 1995.

« Le nom c'était le refroidissement y avait que ça ! Le refroidissement c'était parce qu'on avait transpiré et puis on avait froid après, il n'y avait que ce mal, alors on faisait transpirer, on mettait des couvertures et on faisait une tisane avec de la bourrache, au bout d'un moment on disait, oh ça m'a fait du bien, c'était le seul médicament » explique l'épouse de Jean Jacques. Le refroidissement désigne toutes les affections fébriles et la bourrache (*bourrayne*) en était le principal remède. Elle a été mentionnée cinq fois au cours des entretiens. *« C'est une plante qui fait une fleur violette et elle a les feuilles qui font des petites piques, et quand tu es grippé tu fais une tisane de ça, tu vas transpirer comme si tu étais dans la boue et ça te dégage les muqueuses ».*



La fleur de la bourrache

Appréciée pour sa grâce singulière et ses vertus avérées, cette plante était couramment cultivée : *« y en avait d'ailleurs dans le jardin (...) la bourrache avait beaucoup d'importance »* nous dit l'instituteur. Ce sont ses fleurs que l'on utilisait bien qu'aujourd'hui ses tiges et ses feuilles semblent être davantage recommandées pour leurs propriétés sudorifiques. Les gens de Lesponne en faisaient donc des décoctions ou des infusions qu'il fallait boire au lit, bien couvert, afin que leurs effets soient plus conséquents. Nous l'avons vu, *« ça faisait sortir cette eau qu'on avait pris quand on avait froid »*. Au même titre que les feuilles et les fleurs du tilleul qui, infusées, constituaient tout simplement la boisson chaude de référence qui aidait à l'élimination du mal, par transpiration. N'oublions pas que le chaud combattait le froid : *« pour les coups de froid ils vous faisaient transpirer, ils vous mettaient au lit, ils vous faisaient boire du tilleul, quelque chose de chaud, de bien chaud »*. Toutes sortes de maladies respiratoires affectaient aussi la population : *« la poitrine, on disait « il est malade de la poitrine », on disait même « il est poitrinaire » (...) et toutes les maladies*

respiratoires, on parlait certainement d'un cancer du poumon, « il est mort poitrinaire » on disait, et là c'était certainement une des maladies de l'époque les plus graves » (Marcellin). Ces affections des poumons et des bronches étaient soignées avec le même type de plantes utilisées pour les rhumes et les maux de gorge. L'eucalyptus permettait l'atténuation des symptômes de la coqueluche, en outre, ses feuilles étaient parfois disposées sous l'oreiller et favorisaient la respiration durant la nuit, si difficulté il y avait. Dans leurs recueils, bien des folkloristes européens ont mentionné ce genre de pratiques, qu'elles soient médicales ou purement symboliques. D'ailleurs, les gens de Lesponne et de Serris introduisaient assez fréquemment plantes et autres objets dans leurs lits et ce pour des raisons fort diverses. A titre d'exemple, on étalait des feuilles de noyer sous les draps pour chasser les puces ou on plaçait un savon au pied du lit pour éviter les crampes musculaires... La pulmonaire officinale, finalement peu employée dans la vallée, contribuait en infusion (feuilles ou fleurs) à « *soigner les rhumes* ». Julie est la seule à s'en souvenir. Pourtant il est certain que cette plante exerce une action bienfaisante dans les affections des voies respiratoires. Elle fut découverte, de façon empirique, selon les principes de la théorie des signatures : ses feuilles sont parsemées de taches plus claires qui évoquent l'image d'un poumon touché par la maladie. Sont bien plus notoires les fleurs dites pectorales telles la mauve et la guimauve (souvent assimilées elles ont été citées plus d'une dizaine de fois), fleurs que l'on cultivait ou que l'on trouvait à l'état sauvage, qui font partie depuis fort longtemps dans nos officines d'un mélange pectoral de renom. Ce dernier contient en fait sept plantes : le bouillon blanc, le tussilage, la violette, le coquelicot, le pied de chat et nos deux compagnes précédemment citées. Là encore on en faisait des infusions. Les fleurs de la mauve pouvaient aussi être infusées avec celles de la bourrache pour traiter les bronchites.



La mauve

Par ailleurs, pour traiter les pneumonies, Marcellin croit se souvenir que les anciens se servaient de *l'ampoure*, la résine du pin sylvestre, mais il ignore de quelle façon. Quoi qu'il en soit les bourgeons du pin sylvestre, en infusion, calment la toux, soulagent les bronches et facilitent la respiration. Le serpolet (*serpoule*), plante aromatique puissante, est un antiseptique pulmonaire efficace et fait partie de la pharmacopée valléenne, les informateurs en infusent ses branches. A en croire les informateurs, il semble guérir tous les maux de la sphère ORL à l'instar du thym commun (*sarret* ou *yérbétta*), son cousin, largement plus cultivé, par conséquent davantage utilisé. D'autre part nos informateurs avaient pour coutume de soigner les angines et autre atteintes de la gorge avec la ronce (*sègue* ou *roumèga*). Ils ramassaient « *le bout des ronces* », « *les jeunes pousses* », « *les bourgeons* », avec lesquels ils préparaient une décoction. Le breuvage obtenu était longuement gargarisé. En ce qui me concerne j'ajoute du gros sel à cette préparation qui est d'une efficacité redoutable : elle permet l'expectoration et le désenrouement immédiats. Mais le miel et ses dérivés potentiels défiaient toute concurrence. Mélangé à du lait, à une infusion, à de l'eau chaude et de l'alcool, lui seul pouvait se vanter d'être aussi doux et sucré qu'efficace... il l'est toujours et demeure largement consommé pour ses nombreuses vertus.

3) Médecine vétérinaire : de l'importance du rapport aux bêtes

a) L'homme et la bête

« C'était dans la coutume de se soigner, de soigner les bêtes autrefois ! Aujourd'hui on partirait chez le vétérinaire... pour aller chercher autre chose ».

La nature, l'homme et la bête. Il n'est trio plus représentatif des vallées de Lesponne et de Serris : une affaire d'identité. Tout à fait nécessaire alors de considérer leurs interactions véritables en l'occurrence ici dans le champ médical. Mais aujourd'hui les rares troupeaux des éleveurs du coin sont si nombreux, qu'une fois de plus, ce qui suit ne vaut plus ou presque. Le rapport hommes-bêtes actuel n'est même pas comparable puisque le bétail est devenu marchandise dans la plupart des exploitations. Cet argument très général n'enlève cependant rien au mérite des petits exploitants qui défendent l'élevage traditionnel, fort heureusement et pour le bien de tous. Jadis, quoi qu'il en soit, l'animal, quasi « humanisé », était davantage considéré. Il est certain qu'il finissait par être abattu pour être consommé ou que les paysans l'utilisaient jusqu'à sa mort, tel un instrument de travail, mais il n'en reste pas moins que la

bête obtenait de l'homme quelques attentions, leur proximité était en tous cas plus évidente.

Les anciens de Lesponne sont souvent nostalgiques quand ils parlent du « temps des bergers ». En effet, quatre vingt dix pour cent d'entre eux ont connu l'estive, la garde des troupeaux, tous ont ainsi vu leurs aïeux prodiguer un certain nombre de soins aux troupeaux de leurs fermes familiales ; certains ont pratiqué et pratiquent encore. Des soins à base de plantes, à défaut d'autre chose. Tout un lot de remèdes qui tient une place non négligeable dans la pharmacopée locale. Il est même des gens pour qui la phytothérapie n'évoque que la médecine vétérinaire. Et il se pourrait bien que le bétail ait été parfois plus, tout au moins aussi important que l'homme, sa perte équivalant à la perte des principales ressources telles le lait et les produits laitiers, la laine, la viande, la graisse, le cuir, mais aussi l'engrais des cultures. Concernant les soins à proprement parler, tout ce qui est bon pour l'homme est potentiellement bon pour la bête et réciproquement. Il n'est pas rare d'entendre cela, effectivement les ressources sont les mêmes qu'elles soient destinées aux uns ou aux autres. Surtout, *« on n'avait pas de vétérinaire autrefois et il fallait secourir une bête en détresse le plus vite possible, sa perte pouvant mettre en péril la survie d'une famille »*. Ce constat de Sabine Brüscheweiler est plus que vérifiable à Lesponne et à Serris. Je me répète, les hommes étant dépendants des bêtes, c'était tragédie s'il advenait que l'on en perde une, ou plusieurs, victimes d'un mal contagieux, alors *« on les soignait avec ce qu'on avait »*. Cela n'empêche pas une confiance absolue en ces remèdes : *« on l'a sauvé hé ! »* pourraient-ils tous dire, et de toute façon les vétérinaires *« ils savent même pas trop »* pense Aimée... Aujourd'hui encore on sait à Lesponne que les méthodes employées à l'époque ont sauvé bien des vies animales, on en est fier, d'autant que les gens sont nombreux à avoir constaté l'impuissance de certains « professionnels », sans doute trop éloignés de la bête et de son quotidien. Parce qu'il s'agit de cela : l'éleveur connaît l'animal, il y fait attention, il l'observe, tout comportement anormal est appréhendé, jusqu'à s'improviser médecin...

Toutefois, lorsque les enquêtés essaient de décrire les maladies que contractaient les ovins et les bovins il est très difficile de savoir de quelle affection véritable il s'agit. Surtout pour une oreille ignorante... En effet, à l'époque, on ne connaissait pas forcément et précisément la nature du mal. A l'image des affections humaines, on ne constatait bien souvent que des caractères symptomatiques récurrents. On ignorait la cause des maux et la science moderne ne les nommait pas encore ou ne vulgarisait pas suffisamment ses savoirs. Pourtant on parvenait à guérir. C'est là toute la reconnaissance que l'on doit aux pratiques empiriques qui, taxées d'hasardeuses actions, n'en sont pas moins les preuves d'une étroite relation avec le végétal et d'un savoir faire éprouvé depuis des millénaires.

Enfin, mais je l'ai signifié plus haut, le travail d'élevage, et par conséquent les soins prodigués aux bêtes, était plus l'affaire des hommes que des femmes. Même si celles-ci gardaient les troupeaux elles n'étaient que très peu sollicitées pour les soins du bétail. Elles y concouraient parfois, si besoin. Leur domaine privilégié d'action thérapeutique restait le foyer familial et ses abords immédiats (voisinage). En somme, l'homme et la bête, la femme et l'humain.

b) La phytothérapie vétérinaire, un souvenir vivant

Sur Lesponne et Serris les paysans avaient donc recours aux végétaux pour soigner de très nombreuses affections et les soins vétérinaires de fortune sont parmi ceux dont on se souvient le mieux. A la seule évocation de la médecine par les plantes l'enquêté raconte souvent spontanément une anecdote sur le bétail. Outre l'usage des simples, les gens tentaient tous types de remèdes et faisaient appel aux guérisseurs si les cas s'aggravaient.

La gale des brebis est assez fréquente et très contagieuse. C'est une maladie parasitaire qui se caractérise, chez l'animal, par des démangeaisons prononcées, des pelades de la toison et l'apparition de croûtes. Les animaux se grattent donc se blessent. Les plaies ainsi faites sont sujettes à infections, de surcroît si les mouches en profitent pour venir pondre leur progéniture. Par conséquent, la gangrène guette. Pour éviter ceci, les éleveurs utilisaient les baies du genévrier. *« Le genévrier je sais qu'on s'en servait pour les bêtes, oui, on se servait des graines de genévrier pour les bêtes (...) quand les bêtes avaient une plaie ou un abcès, on introduisait les fruits à l'intérieur de la plaie, ça la faisait suppurer. J'en suis sûr de cette affaire là »*. Jean Marie parle d'infusions possibles : *« on parlait de baies de genévrier et bé ça tu en fais des tisanes de ces trucs pour la gale des brebis et tout ça, on appelle ça l'huile de cade »*. Faisaient-ils des décoctions de baies dans lesquelles ils trempaient des compresses à appliquer sur les plaies ? L'huile de cade telle qu'on la connaît vient du genévrier cade qui n'est pas celui qu'on trouve à Lesponne puisqu'il pousse en région méditerranéenne. L'huile est en fait une sorte de goudron que l'on extrait du bois du cade en chauffant ce dernier. Elle est antiseptique et vermifuge mais elle rentre aujourd'hui dans la composition de certains cosmétiques. Le genévrier commun qui pousse dans la vallée semble avoir des propriétés assez proches de celle du cade : *« l'huile de cade, vous vous en servez pour les moutons ça, pour éloigner la mouche, autour des plaies (...) mais ici ça devait se faire oui, puisqu'ici ils se suffisaient à eux même »* nous dit Elie.

Les éleveurs devaient aussi faire face à un autre problème : la météorisation. Les informateurs parlent de brebis qui « *enflent* ». Elles enflent littéralement si ce phénomène se produit, phénomène qui est due à une accumulation anormale de gaz dans la panse de l'animal. Cela s'explique par l'arrêt soudain de la rumination ou si l'animal avale des plantes qu'il ne peut digérer. La météorisation peut entraîner une mort rapide par asphyxie. Lorsqu'un paysan constatait ceci il lui fallait agir vite. Ronan qui est originaire des Cévennes nous parle des infusions de genêts qui étaient données à boire aux ovins et dit en avoir causé avec les éleveurs du coin. Jean Marie a un vague souvenir de cette pratique. Roger quant à lui conseille le genêt pour les intestins de la bête. Les informateurs parlent aussi d'indigestion pour l'animal et le remède est le même que pour les êtres humains : la camomille. « *De la tisane on leur faisait des fois quand elles avaient une indigestion, de camomille* ». Marcellin aussi se souvient : « *je sais que mon père faisait avaler des litres de tisane, de la camomille, aux vaches, pour les nettoyer* ».

En outre, les ruminants peuvent être atteints de coryza. Cette infection est décrite par nos interlocuteurs comme une sorte de rhume de cerveau qui se caractérise par un écoulement nasal purulent et une fièvre extrême. Elle peut être fatale si elle n'est pas rapidement soignée. L'inhalation de fleur de foin était un moyen d'atténuer l'infection. « *La fleur de foin, autrefois, je vais te dire (...) quand une bête attrapait un coup de soleil ou qu'ils attrapaient une maladie, maintenant je vais pas me rappeler le nom hilhe pute ! (...) Le coryza ! Il devenait fou le bétail... combien de fois ils chargeaient un chaudron de cette fleur, ils la faisaient bouillir, bouillir, ils mettaient le chaudron dans un sac, ils faisaient mettre la tête de la bête dans le sac, ils accrochaient ça... la bête était obligée de respirer ça, c'était des bêtes condamnées hé, et des fois ça les dégageait et la bête ils la sortaient, ils la soignaient avec ça hé !* ». La fleur de foin, une thématique chère aux ethnologues du Conservatoire de botanique qui mériterait plus ample recherche puisqu'elle n'est abordée ici que de façon anecdotique. Roger nous parle aussi de la raque : « *soi disant qu'il y avait une bestiole, enfin un ver, qui passait par le nez et pi ça montait et pi ça lui bouffait le truc* ». La raque est une sorte de teigne qui parasite les ovins. Pour la tuer point de plante, mais on perçait les cornes de l'animal et on y insufflait de la fumée de tabac : « *un ver qui leur rogne le cerveau (...) et bé tu sais ce qu'il faisait autrefois ? Ils perçaient les cornes et ils y soufflaient la fumée du tabac, et les brebis qui n'avaient pas de cornes, ils bouchaient une narine, ils mettaient une cigarette dans l'autre et alors la brebis était obligée d'inhaler et quelquefois ils arrivaient à tuer le ver* ». Avec le recul cette pratique fait sourire Roger et son épouse. Ce même parasite Jean Marie l'appelle *amourre*, en gascon évidemment. Ce mot désigne en fait l'état dans lequel se

retrouve l'animal, il signifie vertige ou tournis. Puis, Jean Marie nous apprend qu'un café surchargé peut être propice à une bête fatiguée ou fiévreuse... « *Tu leur foutais deux bouteilles de café, mélangé à un demi litre d'eau de vie et ça te leur faisait faire une réaction !* ». Caféine et alcool sont stimulants pour l'homme, pourquoi ne le seraient ils pas pour les vaches ou les brebis ?

Lorsque le bétail était infesté par les vers, il lui fallait boire une infusion de fougère mâle (*houguere, hougrou*). « *La fougère mâle on en fait des vermifuges, et bé autrefois t'avais les veaux, même les enfants hé, moi je m'en suis jamais servi que pour les bêtes, mais c'est la fougère mâle hé, et tu trouves ça dans les talus, dans les pierres (...) et bé pour les vermifuges et bé autrefois tu ramassais une poignée de ça, tu devais faire bouillir, t'en faisais de la tisane, tu lui foutais une demi bouteille de ça à un veau qui avait les vers, et bé le lendemain tu avais un tas de vers comme ça hé ! D'ailleurs les vermifuges ils sont fait à base de ça hé !* ». En effet la médecine moderne utilise un extrait de fougère mâle dans la confection de certains vermifuges.

Il arrivait que les vaches soient victimes d'hémorragies vaginales. Le vêlage pouvait en être la cause mais pas toujours. On disait alors que la vache « pisse le sang » (*pisha sang*). Le plantain lancéolé (*costecauat*) était utilisé pour stopper l'hémorragie. « *Le plantain, pour les vaches, quand y avait des problèmes, dans les vaches, quand elles avaient comme qui dit, hé, je sais pas comment ça s'appelle, quand elles avaient tendance à pisser, enfin une irritation, à faire du sang dans l'urine (...) le plantain on en faisait de la tisane, on la faisait cuire, c'est l'eau hé qu'on donnait* » (Jeannette). Les propriétés hémostatique et antihémorragique du plantain n'ont plus à faire leurs preuves. Une fois de plus la science a rendu justice à la médecine empirique. Les bêtes pouvaient aussi souffrir d'insuffisance rénale et de rétention urinaire. Jean Marie croit se souvenir d'un remède diurétique pour le bétail : « *on faisait aussi des tisanes de gui (feuilles) quand les bêtes elles pouvaient pas uriner* ». Le gui a des propriétés diurétiques effectives. De plus, il était réputé favoriser la lactation des ruminants.

Enfin, sitôt que l'éleveur remarquait des verrues sur le pis des vaches c'est alors « *du houx (areu) qu'on pendait dans les granges, quand les vaches avaient des verrues, mais il fallait pas que ça soit de la même commune* ». Cette pratique qui nous est rapportée ici à Serris est très répandue en d'autres vallées du Haut Adour. Beaucoup de paysans peuvent témoigner des vertus de ce mystérieux remède. Dans *la Plante Compagne*, Lieutaghi dit avoir rencontré en Auvergne et dans les Pyrénées-Atlantiques ce « houx protecteur à la poutre des bergeries (...) il soigne alors les maladies cutanées des animaux, « dartres » et « teignes », son

dessèchement allant de pair avec celui de la dermatose. En Limousin, « quand le houx est tout à fait sec, le mal aussi. A mesure que la croûte sèche on la voit suppurer sur les feuilles (...) le houx transpire le mal ». Transfert de la maladie à la plante ou obligation faite au mal de répéter le flétrissement de la plante : il s'agit toujours de magie analogique où le végétal est support ou vecteur d'un pouvoir qui ne saurait agir à notre avantage sans être sollicité. Mais l'intervention dans l'ordre matériel n'est pas exclue : on sait peu de chose de l'écologie des germes pathogènes ; la simple présence de certaines plantes peut la modifier ».

La connaissance de la médecine vétérinaire par les plantes est le résultat d'une longue observation du comportement des animaux domestiques. Elle se calque parfois sur les pratiques curatives humaines, mais trouve, en chaque endroit, sa spécificité et ses particularités. On ne peut pas nier le fait que la médecine empirique vétérinaire a du contribuer à déterminer, à elle seule, bon nombre des savoirs en matière de phytothérapie humaine. Ceci n'est pas invraisemblable quand on voit l'importance accordée au bien être des bêtes, avant même, parfois, celui des hommes. Favoriser la ressource, au cas où... Quoi qu'il en soit, à Lesponne et Serris, on s'aperçoit que médecine humaine et médecine vétérinaire ne faisaient qu'un, l'homme et la bête étant indissociables.

III. Les savoirs relatifs aux usages des plantes médicinales

2. « Savoir » la plante

a) Transmission et persistance du savoir

Les bouleversements engendrés par le progrès n'ont pas empêché le vieux fonds thérapeutique traditionnel de se maintenir par le biais d'une transmission essentiellement orale. Les usages des simples relatés plus haut en sont la preuve. Certes ils concernent des remèdes employés pour les affections les moins graves mais ils n'en demeurent pas moins importants. Dans ces vallées, comme au sein de toutes les sociétés traditionnelles, l'instinct de survie a guidé l'apprentissage du milieu et son enseignement dans le temps. Les connaissances acquises sont la résultante d'un « *apprentissage de la vie* », d'un processus de mise en valeur de l'environnement naturel pour les fins propres de l'homme : manger, s'abriter, se soigner ; telles sont les priorités de « l'animal social ». Toutes ces connaissances ont bravé l'histoire, elles s'y sont adaptées, se sont transformées certes, mais nous laissent sans doute entrevoir quelques uns de leurs aspects originels. Les savoirs sur les plantes médicinales sont le produit de l'évolution des besoins de l'homme et de la nature de ses souffrances. C'est pourquoi, à Lesponne et Serris, même s'il est un patrimoine thérapeutique commun, chaque famille dispose des remèdes aux maux qui l'ont touchée. Bien sûr, dans les entretiens, on trouve des « *j'ai entendu dire* », des « *il paraît que* » qui en réfèrent à des savoirs qui ne sont pas des plus précis.

Ces « savoirs » que nous quêtions, c'est nous qui les nommons, qui les désignons. Pour les enquêtés, ils sont simplement une façon de penser la vie, d'appréhender la nature en fonction de leurs attentes, ils relèvent presque du champ de l'ordinaire : « *nous on y est né là dedans !* » explique simplement Jean Marie. Pour eux, ce ne sont pas là des « savoirs » tels que le chercheur les considère, ils constituent plus simplement cet héritage naturel de pensées et de pratiques inhérentes à leur condition, à leur mode d'existence. Ces « *usages du monde* », ainsi nommés par Lieutaghi, les gens de Lesponne et de Serris les ont acquis à peu près tous de la même façon bien qu'il semble que ce soit au sein des familles modestes et nombreuses que se concentrent la majorité des connaissances. En effet, celles-ci ont du faire face, faute de moyens, à toutes les souffrances qui les gagnaient, « *plusieurs générations vivaient dans la même famille, maintenant c'est plus le cas* » nous dit Claire ; tandis que les rares familles considérées plus « aisées » s'en allaient quérir, plus facilement sans doute, les services des quelques médecins locaux.

Parmi les informateurs, il en est un, Jean Marie, qui parle au présent, qui n'évoque pas seulement des souvenirs. Je l'ai cité maintes fois et ce monsieur est véritablement « le connaisseur » de l'enquête ; à lui seul, il a cité plus de cinquante plantes. C'est Aimée, l'apiculteur de Lesponne qui m'a envoyée chez lui... une aubaine ! Jean Marie vit à Chelle-Spou, il y élève des bovins et entretient vignes et potager. Son savoir, il le tient principalement de ses ancêtres, ce qui est d'ailleurs valable pour la plupart de ces valléens rencontrés qui en sont les derniers remparts. Mais, sans doute plus attentif, il a volontairement maintenu un lien étroit avec la nature, apprenant d'elle au quotidien, pérennisant des acquis plus anciens qui semblaient immuables, mais dont il s'est servi en les faisant forcément évoluer. « *La plante il faut la savoir (...) la connaître, savoir les vertus qu'elle peut avoir* » et « *les plantes c'est en les côtoyant qu'on arrive à les connaître* » dit-il. Il s'est vu libre d'utiliser les connaissances anciennes et d'en accroître l'intérêt, par leur utilisation adaptée, répondant ainsi à sa conception du corps et de la vie. Pour lui, l'attention à la nature, à sa complexité même et à ses potentialités sont choses évidentes, elles sont individuées. Elles sont comprises et exprimées en d'autres termes que les nôtres : « *dans l'arche de Noé il y a tout ce qu'il faut pour te calmer, il y a ce qu'il faut pour te soigner, pour te rendre malade, pour te guérir, pour te faire devenir fou, alors il faut en prendre mais il faut pas aller trop loin ! Parce qu'y en des trucs qui existent et qu'on ne transformera jamais ! Ils sont allés à la lune mais elle reste en haut !* ». Jean Marie est éleveur, il a grandi à la campagne, il y mourra, près de ses bêtes, dans ce milieu rural qu'il juge bien plus sain que le monde urbain qui déshumanise, qui dénature. C'est au contact de ses aïeux qu'il a appris à employer les ressources de son environnement. Ces « *ils* » qui enseignaient, permettant justement à tous nos interlocuteurs le « *« on » sait* » ou le « *« nous » savons* ». Mais, pour sa part, curiosité et capacité d'observation lui ont permis d'entretenir leurs usages, de les considérer encore et toujours. « *Tout le monde t'apprend quelque chose* », « *j'ai vu beaucoup de choses* », mais « *j'ai entendu les vieux (...) ces anciens ils connaissaient toutes les plantes. J'en ai pris un peu du grand père, de la grand-mère, du copain, de la copine, du père de la copine(...). Mes parents, mes grands parents, des fois, tu voyais une plante, s'ils y voyaient un intérêt quelconque ils disaient « c'est ça » à côté de ça, c'est comme ça hé !* ». Oui, c'est ainsi qu'il a appris les « bases » et la vie en communauté d'autrefois permettait, de fait, leur transmission. Elle favorisait l'acquisition des savoirs par familiarisation. C'est vrai pour tous et c'est bien « en forgeant que l'on devient forgeron ».

- « *Qui est ce qui vous a montré tout ça ?* »

- « *Hé, hé un héritage, un héritage d'idées, ça va tout seul* » nous dit aussi Aimée.

Et les informateurs le pensent : « *c'était pas bête les notions qu'ils avaient autrefois* ». En effet, comme les vieilles recettes ont fait leurs preuves, on les réemploie aisément. Par contre, de nos jours, les connaissances en matière de phytothérapie, dont on redécouvre l'intérêt, ne sont pas forcément enseignées ou échangées entre les pairs. Elles sont là avant tout pour le bien de soi. En ce début de siècle, c'est un réel choix que de se soigner par les plantes, voire une prise de position personnelle, submergés que nous sommes par l'autre médecine, celle des scientifiques. En outre tout un lot de formations plus ou moins marginales propose l'exploration du monde de l'herboristerie. Mais Jean Marie nous le dit, ce n'est pas une quelconque formation, ni l'école, qui lui ont enseigné l'usage des simples. Le milieu scolaire, il s'en est d'ailleurs vite émancipé, lui préférant celui des champs. « *En travaillant, au boulot, quand on fauchait (...) en train de biner les plantes, y a toujours les plantes sauvages, des trucs comme ça et alors c'est comme ça que j'avais appris, j'ai pas été à l'école pour ça !* » : voir, toucher, sentir, tout en travaillant. C'est ainsi que l'on apprend, que l'on retient ; Geneviève Delbos et Paul Jorion* qualifient cela d'apprentissage « par frayage ». Mais il ne faut pas croire que tout ce qu'il y a à savoir se transmet forcément, c'est l'expérience qui complète ce qui est transmis, ainsi se personnalisent les connaissances.

A ce propos, fort de cet engouement pour la nature et l'automédication, Jean Marie a notamment complété ses savoirs avec quelques ouvrages, à l'instar d'autres enquêtés. « *J'ai des livres par là* », qu'il nous montre : le *Nos grand-mères savaient* de Palaiseul, le *Tout savoir sur les plantes médicinales* du Reader's Digest et quelques autres fascicules de vulgarisation que l'on trouve en pharmacie, par exemple sur les savoirs monastiques. Tirant de ces livres de nouvelles « recettes », confirmant celles dont il disposait, Jean Marie essaie, innove, reformule, prend ici, là, et compose en fonction de ses malaises : « *j'ai lu mais j'ai pensé que* ». Il tente « *plusieurs combines* ». « *J'ai lu et puis bon j'y fais attention* » ajoute t'il. L'écrit contribue ici à propager les savoirs de la tradition orale et vient les compléter. *Nos grands-mères savaient*, dont bien des scientifiques discréditent le sérieux, est comme un condensé écrit, sur un ton très personnel, de ce qui se « disait » sur la plante, de ce qu'on apprenait dans les campagnes, auprès de nos aïeux. On retrouve cet ouvrage dans bon nombre de bibliothèques. Pour tous, son titre évoque cet attachement au savoir traditionnel et familial à ce jour émaillé. Ce livre n'est autre qu'un des nombreux écrits de vulgarisation, tels des Mességué et autres *Médecin des pauvres*, édités ou réédités à partir des années 50/60, qui sont non seulement la cristallisation des almanachs, des précis de pharmacie ou des grands traités de l'histoire de la médecine, mais aussi, et surtout, la sacralisation de la tradition orale.

*La transmission des savoirs, Editions de la Maison des sciences de l'homme, coll. Ethnologie de la France. Paris, 1990.

Focalisant d'ailleurs sur cette dernière, l'idéalisant, on a tôt fait d'oublier la claire implication de l'écrit dans la diffusion des savoirs, tout au moins en Occident. Cette littérature est même devenue progressivement un outil de référence au sein de la culture paysanne, un moyen complémentaire de favoriser l'attention à l'environnement végétal. Reste à questionner davantage l'influence véritable de cette nébuleuse de l'écrit dans nos vallées pyrénéennes.

Désormais la télévision également prend le relais de la transmission orale et écrite. Elle est vectrice d'apprentissage et permet incontestablement une diffusion très large des connaissances. Certaines personnes citent quelques remèdes à base de plantes, prescrits sur le petit écran. D'autre part, n'omettons pas de signifier que la montagne était refuge et l'est encore pour bon nombre de « passants » qui, à la croisée des chemins, ont forcément légué quelques unes de leurs propres connaissances, s'appropriant les « éléments » locaux d'une autre manière, le montrant. Des voyageurs, des botanistes, dont se souviennent certains, avec qui ils ont pu échanger ou comparer des recettes, des techniques, en bref, des savoir-faire les plus divers et anciens qui soient ; telle la clef de voute des représentations et des perceptions de la Nature, des modes d'usages et de compréhension du monde, somme des particularités régionales, des écrits, des sciences et des colportages en tout genre. D'où la difficulté de parler de savoir traditionnel local. Dans nos contrées européennes, compte tenu de l'histoire des migrations et des métissages, le savoir livresque est au savoir oral ce que la tradition internationale est à la tradition locale.

Notre savant Jean Marie s'intéresse pareillement et tout particulièrement aux médecines dites parallèles, aux pouvoirs des guérisseurs, aux dons. Il connaît un peu l'homéopathie pour y avoir eu recours, il s'est livré aux mains de quelques acupuncteurs, il connaissait un ou deux rebouteux qui ont fait des merveilles pour sa famille et il vante aussi les mérites de ce radiesthésiste qui soigna sa mère, par le passé. Radiesthésiste dont il tient les vertus du frêne, citées précédemment. Quant aux soins à base de bouillon blanc : « *je le tiens, ça, d'un rebouteux* ». Evoquer la médecine par les plantes implique dans le discours de Jean Marie un parallèle évident avec ces pratiques alternatives. Le tout étant pour lui une autre façon de considérer le corps, autrement que par le biais de la médecine moderne qui ne convainc pas toujours et qui se consacre moins à l'entretien du bien être général qu'aux soins de premières nécessités. Il a d'ailleurs quelques astuces quotidiennes (émanant de ces connaissances intégrées) qui lui permettent de se maintenir en bonne santé : gymnastique, massages et autres exercices de « rééquilibrage » du physique et du mental. Ce lien entre médecine parallèle, voire secrète, et médecine familiale est aussi la clef du savoir. En effet, ce pont permet l'échange des connaissances, leur maintien, leur réemploi, leur évolution. Au

cours des entretiens, il est plusieurs personnes qui témoignent de l'acquisition de leur savoir via ces mêmes alternatives, se souvenant des guérisseurs, des apothicaires d'antan et des médecins de campagnes qui leur prodiguaient davantage de conseils que de soins véritables. Médecins qui se situaient encore à la frontière entre pratiques empiriques et pratiques scientifiques.

Jean Marie en tous cas dispose de tout un lot de recours, glanés ici et là, de prescriptions et de remèdes possibles qui émanent de la mémoire familiale, du voisinage, de ces médecines parallèles qu'il tient en respect, des livres qu'il consulte parfois, de ce qu'il entend, lui, ce « *petit bon Dieu de Chelle Spou* », comme il se nomme, attentif aux choses de l'univers. Et de tout cela, il fait « *des moyennes* ». Il témoigne de la persistance des savoirs puisqu'il les met en œuvre encore aujourd'hui. Il se fait surtout ici le médiateur de ce qui est valable pour tous, du moins de ce qui l'était, en termes d'apprentissage et de transmission des connaissances. Il est une mémoire essentielle à la redécouverte des usages de l'environnement.

« La culture est ici mémoire agissante, mémoire sans cesse rajeunie par la rencontre des signes à la fois sûrs et instables de l'environnement, où les plantes ont une part majeure ». Lieutaghi (Préface, Plantes et Savoirs des Alpes, S. Brüscheiler).

b) Nature et spécificité des savoirs

Les usages des simples qui ont pu être répertoriés dans cette enquête ne semblent pas présenter de caractères purement endémiques. Ils sont l'émanation d'un savoir plus global que l'on retrouve dans bon nombre de terroirs et sont, bien sûr, fonction des végétaux qui y poussent. Un savoir empirique éclos de la relation intime de l'homme avec la nature et de son instinct de survie qui l'ont conduit à discerner ce qui est bon ou mauvais, comestible ou toxique, remède ou poison. Certaines des plantes médicinales qui bénéficient d'une notoriété particulière (ortie, gentiane, ail etc.) ne sont pas propres à la région, elles appartiennent à une pharmacopée générale et leurs usages sont ancestraux.

A Lesponne, les habitants ont certainement recours au même genre de végétaux depuis des temps très anciens. Ils ont composé avec la nature, ses transformations propres, et ce qu'elle leur offrait, observant, testant, pour enfin établir une médecine locale. Mais si la connaissance des simples paraissait indispensable à la survie de la communauté, cela ne signifie pas pour autant que tous les gens disposaient des mêmes savoirs ou de tous les savoirs

connus. La plupart se cantonnaient à l'essentiel : les plantes des grands maux. Ils fonctionnaient avec des médicaments « de base », tout comme à l'heure actuelle on peut trouver, en chaque domicile, une pharmacie de secours pour les maux les plus connus. Ce ne sont pas non plus tous les végétaux que l'on utilise, la tradition valléenne a sélectionné les plantes dont elle avait besoin et a transmis leurs propriétés de génération en génération, délaissant les plantes qui paraissaient inutiles ; en fait, rares sont les plantes qui le sont, mais chacune a une destinée bien particulière entre les mains de l'homme. En chaque famille, il est certaines plantes connues et utilisées tandis que d'autres sont ignorées. Dans ces enquêtes comme dans celles de 1999 on distingue clairement deux catégories de personnes : celles qui savent parce qu'elles ont vu faire, qu'elles se souviennent ou parce qu'elles ont quelque peu pratiqué, ces personnes constituant la majorité des enquêtés, et celles qui, comme Jean Marie ont un intérêt particulier pour les simples. Ce sont elles qui perpétuent les pratiques et on retrouve donc dans leur demeure quelques bocaux, plantes séchées et autres onguents.

Parfois, ne sachant pas comment se débarrasser de telle affection, victimes qu'ils étaient de leurs limites en matière de recours, c'est à tâtons que les ruraux parvenaient à un compromis efficace : « *les gens ils faisaient un peu au pif suivant euh la bête comment elle se comportait* » (Aimée). Il est vrai que l'on essayait, que l'on testait, que l'on transformait, afin de trouver les remèdes les plus adéquats et les plus efficaces. La science moderne a longtemps attribué à ce type d'agissement empirique une crédibilité douteuse. Ce n'est pas ici le propos car il va de soi qu'on ne peut pas toujours tout résoudre, ni la science, ni la « préscience » ne le peut. Pourtant on entend encore : « *y avait pas de procédés bien particulier chez l'indigène, c'était rudimentaire* » dit Maurice l'instituteur. Ce monsieur a grandi à Lesponne puis a quitté la région un certain temps, il ne connaît plus trop l'univers végétal. A t'il gagné en érudition rationnelle ce qu'il a perdu en proximité avec la nature ? Je citerai ici encore un passage du compte rendu de l'étude de 1999 qui résume assez bien ce que sont les savoirs pyrénéens et qui permet de relativiser ce caractère aléatoire de la médecine populaire : « les savoirs concernent non seulement l'art de diagnostiquer et de soigner les maux courants mais également la manière d'identifier, de cueillir ou de conserver les plantes utiles ».

D'autre part, dans nos montagnes, on a coutume d'attribuer plus de connaissances aux bergers. Il est vrai que celui-ci évolue constamment à l'extérieur, par conséquent il est plus à même qu'un autre de connaître ce qu'il côtoie. Et cela lui confère l'image de quelqu'un qui sait beaucoup de choses. En outre le berger côtoie botanistes, passionnés et autres amateurs qui contribuent à l'enrichissement de son savoir. Néanmoins ces savoirs ne se bornent t'ils pas essentiellement, comme il a été dit plus haut, à l'écho de ses propres besoins ? De ses intérêts

personnels ? Le savoir du berger n'est il pas un mythe ? Dans la vallée ce sont quand même ces pasteurs qui semblent détenir le plus de savoirs, forts de leurs intuitions et de leurs observations. Mais ce savoir n'est pas si étendu qu'il n'y paraît. Et c'est là une question supplémentaire qui mérite approfondissement.

Les femmes, qui n'avaient pourtant pas les mêmes activités que les hommes, qui ne se trouvaient pas aussi souvent dans l'espace sauvage, paraissent en connaître davantage qu'eux. Mères, grands-mères, tantes, ce sont souvent à elles que l'on fait référence dans les discours. Que de souvenirs sur ce qu'elles préparaient... En fait, ce n'est pas qu'elles connaissent plus, ce sont plutôt elles qui préparent, qui tentent de nouvelles recettes, qui essaient celles qu'on leur a conseillées, ce sont elles qui jouent les infirmières. Et la cuisine n'est pas l'affaire de l'homme marié... or c'est généralement en cuisine qu'un remède s'improvise. « *Ma tante elle trafiquait tout le temps quelque chose quoi (...) la tante à ma mère elle faisait presque toujours, tous les jours sa tisane* » - « *ma tante elle était terrible pour les tisanes* » - « *je me rappelle avoir vu ma grand-mère* » - « *ma mère le faisait* » nous disent fréquemment nos interlocuteurs. A noter toutefois le caractère hétéroclite des entretiens de couples : certains révèlent une propension chez la femme à parler et à « savoir » davantage, d'autres présentent les conditions inverses. Mais la clé est dans la spécification des savoirs. Les soins de la famille sont maîtrisés et prodigués par les femmes alors que les soins vétérinaires le sont davantage par les hommes, c'est un fait établi, nous l'avons déjà signifié. Mais il est fort probable que les femmes demandaient à ces messieurs de leur redescendre quelques plantes des estives, comme le fait ma grand-mère avec son époux. Ceux-ci connaissaient donc les usages qu'elles en faisaient, par là même leurs vertus. Et, l'univers social masculin d'antan étant moins restreint que celui du féminin, il permettait aux hommes de s'improviser les colporteurs de ces recettes de « bonne femme », de ces savoirs sans cesse reformulés. Savoirs qui, fruits de l'expérience, de l'innovation personnelle, de leur constante amélioration, constituaient déjà des savoirs spécialisés, au sein même d'une culture populaire. Pensons ici à la définition de Laplantine (p62, 1978) : « Il fut un temps où la médecine populaire fut populaire au sens de majoritaire ». Et cette majorité disposait de nombreux remèdes bien plus précis et bien plus logiques qu'on ne le pense. Désormais, il est vrai, la médecine par les plantes est le fait d'une minorité.

Je l'ai déjà évoqué, il est des personnes qui s'intéressaient tout spécialement au monde végétal et qui en ont tiré bien plus d'érudition que le commun des mortels. Jean Marie, on le sait, est un de ceux là. Au sein de la jeune génération, même si cette étude n'en rend pas forcément compte, on peut penser qu'ils sont de plus en plus nombreux à s'intéresser aux

simples. Et ceux qui le sont réellement détiennent parfois des savoirs qui dépassent ceux que possèdent les anciens, mais l'apprentissage n'est pas le même. Tout imprégnés qu'ils peuvent être d'un milieu rural dans lequel ils ont grandi, ils en viennent à parfaire leurs intuitions d'origine via des formations, des études botaniques, écologiques, environnementales etc. Ce ne sont plus les « travaux des champs » qui favorisent l'apprentissage, ce qu'on sait de nos jours est bien plus spécifique, globalement plus étendu, mais n'a pas la même utilité. A Lesponne, Ronan est ce jeune agriculteur cévenol, un néo-rural, qui possède bien des savoirs sur le monde des plantes. Il a une formation d'ingénieur écologue mais n'utilise guère les plantes médicinales, ou essentiellement par le biais de l'homéopathie, par contre il les connaît bien. Il a appris leurs propriétés, il a étudié leurs constituants chimiques. Son intérêt pour le milieu végétal est vaste et les médicinales ne sont pas ses seules connaissances, il pourrait alors à loisir converser avec les gens du pays et leur apprendre quelques secrets sur les plantes locales dont ils ne se servent pas. Inversement, son savoir pourrait s'enrichir des pratiques « autochtones ». Ronan est parmi les rares jeunes paysans de la vallée à « savoir » la plante mais ce savoir n'est pas vraiment mis à profit, tel qu'il aurait pu l'être autrefois, tel qu'il aurait été, inéluctablement.

2. Déperdition des savoirs et des pratiques

- L'intérêt de l'étude

« Étroitement associés à des modes de vie, de perception et de mise en œuvre de la nature qui ne peuvent prétendre à un avenir durable dans nos sociétés, les savoirs traditionnels des usages de la flore semblent condamnés à disparaître à plus ou moins court terme. Ceux qui concernent les végétaux, submergés par les avancées de la médecine et de la pharmacie, elles mêmes relayées par l'assurance maladie, sont presque partout au bord de l'extinction. (...) Dans les années 2010, l'âge des informateurs constituant à l'évidence le premier facteur limitant, il ne restera plus que des traces confuses d'une tradition orale qui s'est maintenue et enrichie pendant des millénaires, perpétuant jusqu'à nous, parfois inchangées, des pratiques antérieures aux Temps chrétiens » *Lieutaghi, L'herbe qui renouvelle, p.14.*

L'usage des plantes médicinales à des fins curatives est vieux comme le monde, les civilisations de tous les continents font état de cette pratique. En effet, la collecte de ces végétaux et l'apprentissage de leurs vertus figurent parmi les activités les plus anciennes de l'humanité. En Occident, il y a longtemps que les médicaments de synthèse l'ont presque remplacée. Ces dernières années cependant, on a assisté à un regain d'intérêt pour les plantes

qui s'inscrit dans le cadre d'une nouvelle attention à la santé, envisagée plus comme un état général de bien être corporel et mental. Toutefois, ce « retour à la plante » émerge des villes bien plus que des campagnes. Et dans ces dernières on ne peut que constater, en y enquêtant, que les savoirs et usages de la nature tendent à disparaître. Les modes de transmission sont en tous cas différents et il n'est plus utile de « savoir » la plante. C'est donc là tout l'intérêt qu'il y avait à consulter les anciens de la vallée qui sont parmi les derniers témoins de pratiques anciennes dont il ne reste que des bribes. La majorité des informations qui ont pu être collectées ne sont que souvenirs. Quasiment tous les interlocuteurs parlent à l'imparfait et sont même étonnés qu'on les sollicite au sujet de la médecine par les plantes. Il est si loin le temps de leur proximité immédiate avec la nature. Les facultés d'observations et d'usages du milieu qu'ils détenaient, résultats d'une transmission ancestrale non moins logique, n'ont plus lieu d'être. Nul besoin de connaître ce qui nous entoure pour se soigner, il existe aujourd'hui d'autres recours possibles. Le téléphone, le véhicule, permettent un accès direct à la médecine moderne qui s'est substituée, sans doute plus crédible et plus confortable, à la médecine empirique. La disparition des savoirs va donc de pair avec cette perte d'autonomie vis-à-vis de la maladie, de l'environnement naturel et l'enseignement de ces savoirs ne se fait plus, même au sein des familles.

En 2006, à Lesponne et Serris, rares sont les personnes qui emploient les simples dans leur quotidien. S'ils le font c'est plus par habitude, pour leur bien être général, que pour soigner réellement les maux dont ils souffrent ou même pour les prévenir. Certains le font pour perpétuer le souvenir, pour être en lien direct avec ce passé qu'ils ne retrouveront plus mais qui fait partie d'eux-mêmes. « *Vous arrivez trop tard* » me dit-on souvent. « *C'est une génération avant qu'il aurait fallu, on s'intéresse aux choses quand c'est trop tard (...) c'est bien de chercher mais il faut chercher des gens encore plus âgés (...) c'était des durs té ceux là* » (Basile, la soixantaine). D'autres boivent les tisanes du soir, machinalement, retenant d'elles leurs seules vertus apaisantes, les intégrant dans une forme de rituel dont le sens est parfois de plus en plus imperceptible. Il est vrai que les gens de la vallée ne sont presque plus « paysans », ils sont les ruraux des temps modernes. Leurs activités professionnelles les ont peu à peu écartés des savoirs empiriques. Nous l'avons vu, ils n'ont pas eu le choix ou ils ont souhaité quitter ce milieu montagnard, milieu aussi familier qu'hostile. Eux aussi ont pris le train de l'évolution et du progrès. C'eût été difficile, à l'époque, de faire autrement, il fallait survivre et les bouleversements économiques d'après-guerre ne leur ont pas toujours permis de maintenir les activités traditionnelles. Tout au moins il fallut les compléter. Pour ce faire il fallait migrer, quitter les vallées. « *On était déjà, dans nos têtes, en rupture avec cette société*

qui faisait partie du passé, la société de nos pères (...) je continuais quand même à garder les vaches et à labourer la terre avec mes parents et tout et tout, mais petit à petit on avait l'impression qu'on voulait malgré soi se détacher un peu ». Du coup, lorsqu'on nous parle de plantes médicinales, cela paraît quelquefois approximatif : « je vais vous dire en gros mais où est la vérité dans tout ça » nous dit Marcellin. Le fait de ne plus pratiquer met en péril les savoirs. Les souvenirs se noient parfois dans la confusion : « je me rappelle pas ce qu'on faisait avec, on a oublié aussi ! » (Julie). On parle de certaines tisanes « bonnes pour » tel mal, mais on ignore avec quelle plante on les préparait. Inversement on nomme et on décrit certains végétaux, sachant qu'ils ont été employés, mais on ne sait plus pourquoi. Nous pouvons remarquer par ailleurs que les personnes interrogées sont peu nombreuses à se souvenir avec exactitude des modes de préparation, du contenu précis des « recettes » jadis concoctées. Finalement, peu de détails sur les remèdes, quelques trop rares posologies...

En outre, étant donné que les enquêtés ont un certain âge, ils ne leur est pas toujours possible de s'aventurer sur les pentes pour aller ramasser quelques plantes-remèdes. Ils le feraient certainement s'ils le pouvaient, « y a longtemps que j'en ai pas ramassé ». Quant à leurs enfants, « ils n'ont pas le temps » et ne connaissent pas bien les ressources de la vallée. Ils ont d'autres préoccupations, d'autres besoins. Veulent-ils vraiment savoir ? Leur vie ne semble pas le leur permettre et les rapports qu'ils entretiennent avec la nature se limitent souvent aux randonnées de fin de semaine. Toutefois cela tend à évoluer, le « retour à la nature » est aussi et paradoxalement l'affaire des jeunes montagnards. L'espoir d'un autre monde possible où la Nature reprendrait ses droits et l'Homme ses devoirs...

Aussi, autrefois, bien des « coins » de cueillette avaient leur toponyme gascon. Les montagnards avaient pour coutume de nommer les lieux où ils évoluaient, se les appropriant. Ces noms étaient transmis de génération en génération, probablement attribués qu'ils étaient selon l'appréhension que l'on avait du milieu, qu'elle soit contextuelle, visuelle ou sensitive. Tel échange humain a pu déterminer le destin et l'identité d'un endroit, telle plante en abondance en tel lieu a donné son nom au lieu (*Gençana* à Lesponne, *Serpolet*, à la Mongie). Le fâcheux orage qui s'est abattu par surprise sur le montagnard a aussi pu s'improviser l'entremetteur du baptême du secteur où il sévissait, il y a fort longtemps... Désormais les noms se perdent, les anciens le déplorent : « tous ces noms (lieux de cueillette), les jeunes ils savent plus où c'est (...) ça va se perdre quoi, les jeunes y a pas eu de boulot ! » explique Aimée. Sur les cartes IGN de la région figurent quelques uns de ces toponymes. Mais les spécialistes vous diront qu'ils sont souvent erronés ou mal situés. Un travail de récupération et de sauvegarde des données serait nécessaire. Certains y songent mais manquent de moyens et

ce n'est visiblement pas une priorité.

Il a été dit plus haut que l'environnement de la vallée a changé. Aux yeux de nos informateurs, la pollution a fait quelques ravages et l'entretien des prairies n'étant plus, certaines plantes ont disparu ou se sont déplacées. C'est également un facteur limitant dans les pratiques de cueillette bien que ce ne soit pas là la principale cause de la déperdition des savoirs. La plante n'est plus, on s'en accommode, on l'oublie même. D'autant qu'on n'ira pas forcément la chercher plus loin ou plus haut.

Enfin, il est incontestable que certaines des pratiques d'antan paraissent bien désuètes aujourd'hui. Elles seraient même perçues comme des archaïsmes si on les conseillait. On préfère alors ne pas les transmettre ne souhaitant pas passer pour « l'arriéré » de la vallée. Rappelons-nous ce remède cicatrisant qu'est l'urine, dont nous parle Elie, tout gêné. « *On trouverait ça bizarre maintenant* » dit-il. Cela dit, il faut mettre un bémol à cette idée de déperdition des savoirs, quels qu'ils soient. Peut être sont ils en phase d'hibernation, en léthargie transitoire pour mieux réapparaître un jour, entre d'autres mains, tels les témoins de ce monde où rien ne se perd vraiment mais où tout se transforme.

C'est inéluctable, « *les temps changent* » disent les anciens.

Conclusion

« Jamais écrite, la médecine traditionnelle par les plantes de nos contrées ne montre ses profondeurs qu'à son extrême déclin. Et ce qui appartient au tréfonds, à l'obscur, qui est comme l'inconscient de la recette, s'avère particulièrement riche de sens, révèle plus que la structure : le regard-origine de son élaboration ». (Lieutaghi, 1986)

Il n'est peut être rien de plus dans cette enquête que l'on ne sait déjà. Ici, les savoirs se font l'écho d'une connaissance empirique nettement plus globale, qui a traversé les siècles. Mais c'est une vallée de plus qui peut en témoigner, avec ses aspects propres, et qui, de ce fait, conforte les écrits consignés par le passé. Plus il y a de données, plus les comparaisons sont possibles, plus on peut prétendre théoriser le comportement humain, plus on saisit cette connivence millénaire entre l'homme et le végétal. Surtout, on contribue de la sorte à la sauvegarde des savoirs et usages « traditionnels » de la nature au niveau local. Car ceux-ci demeurent largement inexplorés dans nos contrées occidentales. Et c'est au crépuscule de leur vie qu'on leur donne corps, en les répertoriant, dans le but de saisir ce passé glorieux où l'homme, dompteur de son environnement, était ce chercheur préscientifique que l'on déconsidère tant.

Dans les vallées de Lesponne et de Serris, il ne reste que quelques « mémoires » pour nous guider à travers cette quête. D'ici à dix ans, toutes les pratiques référées dans cette synthèse ne feront peut être plus partie des récits oraux qu'il nous fallait saisir, à temps, bien qu'ils ne soient parfois que de vagues souvenirs. Néanmoins, beaucoup de données manquent à l'appel et il est nécessaire de poursuivre les recherches. Il est d'autres personnes, d'autres savoirs que l'on peut encore rencontrer. En ces vallées, c'est un peu chez tout le monde que l'on apprend et c'est fonction du vécu, fonction de la proximité à la nature. Mais chez tous, on retrouve cette culture du silence face à la douleur, cette prise de position face aux maux qui les touchent : « *avancer* », « *travailler* », ne pas s'y soumettre. Leur survie en dépend et ces plantes qu'ils côtoient sont là pour parfaire à cette attente. Appréhendées comme des compagnes, sublimes ou ordinaires, elles ont permis à cette société des montagnes la pérennisation du vivant, dans son acception la plus totale. Les plantes, ici médicinales, étaient ces recours primordiaux aux besoins des hommes. Elles faisaient partie de leur quotidien et constituaient, avec eux, un ensemble cohérent qui, via la transmission de leurs usages, permettaient la construction d'une société viable. Ce depuis les temps les plus reculés, ces temps anciens dont il nous est tout juste possible d'en jauger les apports et d'en comprendre les mystères.

Une mise en ordre des données botaniques et médicinales recueillies paraissait donc essentielle et, nous donnant à voir de quels usages elles procèdent, elle est devenue ce catalogage qui a permis de laisser quelques traces écrites de ces pratiques qui se meurent. Elle a permis de rendre justice au « populaire », plus savant qu'on ne le pense. Elle a rendu hommage à ces hommes et ces femmes, derniers pères et mères d'un savoir naturel qu'il ne faut en aucun cas oublier et que je remercie encore.

BIBLIOGRAPHIE

AQUARON, M.

Relations entre les hommes et les plantes médicinales. Des pratiques empiriques aux pratiques scientifiques. Compte rendu de la conférence, *Les Causeries en montagne*, août 2005, Sabenca de la Valéia – Barcelonnette.

BRUSCHWEILER, S.

Plantes et Savoirs des Alpes. L'exemple du val d'Anniviers. Préface de Pierre Lieutaghi. Editions Monographic. Sierre, 1999.

BUISAN, G.

Des cabanes et des hommes, Vie pastorale et cabanes de pâtres dans les Pyrénées centrales. Editions Cairn, Pau, 1991

BUISAN, G.

Hier en vallée de Campan, Vie montagnarde et communautaire d'un village des Pyrénées centrales. Editions Cairn. Pau, 2002

CPIE Bigorre Pyrénées.

De L'espoune à Lesponne, un siècle, une vallée. Bagnères de Bigorre, 1993.

DELCOUR, D.

Plantes et gens des Hauts. Usage et raison de la flore populaire médicinale haut-alpine. Alpes de Lumière. Les cahiers de Salagon. Forcalquier, 2004.

EDITIONS LAROUSSE

Encyclopédie des plantes médicinales. Larousse. Paris, 2001.

GREY-WILSON, C et BLAMEY, M.

Guide des fleurs des montagnes. Delachaux et Niestlé. Paris, 1996.

LAPLANTINE, F.

La médecine populaire dans les campagnes françaises aujourd'hui. Encyclopédie Universitaire. Editions Jean Pierre Delarge. 1978.

LAY, S.

Les noms vernaculaires des plantes et des champignons (Ouvrage interne au Conservatoire). 2005.

LIEUTAGHI, P.

L'herbe qui renouvelle. Un aspect de la médecine traditionnelle en Haute Provence. Maison des sciences et de l'homme. Paris, 1986.

LIEUTAGHI, P.

Le livre des bonnes herbes. Actes Sud, 1996.

LIEUTAGHI, P.

La plante compagne. Pratique et imaginaire de la flore sauvage en Europe occidentale. Actes Sud. Arles, 1998.

PALAISEUL, J.

Nos grands-mères savaient. Robert Laffont, 1972, 1995.

RAPPORT des Enquêtes menées en 1999. Intervenants multiples, Parc National et Conservatoire Botanique. (Document interne)

SCHAUENBERG, P. et PARIS, F.

Guide des plantes médicinales. Analyse, description, utilisation de 400 plantes. Deuxième édition, augmentée et complétée. Delachaux et Niestlé. Paris, 2005.

SEBILLOT, P.

Folklore de France. Tome troisième. La faune et le flore. Maisonneuve et Larose, Paris, 1968.

SEGUY, J.

Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne. (Extraits disponibles au Conservatoire).

SOUST, J.

Le sang et les plantes en Béarn. Revue *Savoirs*, premier numéro, juin 1988.

VALNET, J.

La phytothérapie. Traitement des maladies par les plantes. Poche. Editions Vigot. Paris, 2001.